

# *Képi blanc*

*SIDI·BEL·ABBES*

LA VIE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE  
No 382 BIS 4,00 F. SPECIAL-SEPTEMBRE 1979



# EDITORIAUX

Encore un numéro spécial...

Les mauvaises - ou bonnes - habitudes se prennent vite.

En septembre 78, nous avons tenu à vous présenter Aubagne, nouvelle capitale de la Légion. Notre ambition était de dire à tous nos anciens que les jeunes avaient essayé de maintenir la tradition en d'autres lieux, que l'essentiel était préservé et que nous marchions toujours tête haute, même si l'image de marque avait subi quelques changements.

Septembre 79: après avoir parlé du présent, pourquoi ne pas revenir aux sources en évoquant le passé ? Un passé cher à tous, à vous d'abord qui l'avez vécu avec intensité, à nous aussi qui tentons d'en conserver pieusement l'héritage. Un passé exempt de faiblesse, riche de souvenirs et porteur d'espérance, qui doit nous aider à mieux servir la Légion.



Prendre la relève au moment de la sortie du numéro spécial sur Bel - Abbès est pour moi un insigne honneur.

C'est également un symbole, celui de la continuité, sur la voie tracée par les Anciens.

Combien sera lourde, mais exaltante aussi, ma tâche pour maintenir cette tradition, dans la lignée de mes treize prédécesseurs...

More Majorum.



# Képi blanc

REVUE OFFICIELLE DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE

N° 382 bis  
SPECIAL  
SEPTEMBRE  
1979

Revue mensuelle - Certificat d'inscription à la C.P.P.A.P. no AD 373 - Copyright 1979 by Képi Blanc - Imprimé sur les presses de Képi Blanc par les légionnaires du Service Information et Historique de la Légion Etrangère - Régisseur de la publicité: M. Le Chef du S.I.H.L.E. - B.P. 78 — 13 673 AUBAGNE

Adressez toutes correspondances à:

M. LE CHEF DU S.I.H.L.E.  
B.P. 78  
13673 — AUBAGNE

Direction: M. le Chef du S.M./F.E.L.E.  
Administration: M. le Chef du S.I.H.L.E.  
Rédacteurs en Chef:

Monsieur le Lieutenant-Colonel J. ESTAY  
Monsieur le Chef de Bataillon Y. BAUBIAT

## SOMMAIRE

Historique .....	3 - 12
Vues anciennes .....	13 - 14
La Musique .....	15 - 18
Bel - Abbès en 1961 .....	19 - 20
Lieutenant en 1932 .....	21 - 24
Sergents en 1952 .....	25 - 26
Légionnaire en 1960 .....	27 - 29
Le départ .....	30 - 31

Képi blanc

SIDI-BEL-ABBES

NOTRE COUVERTURE



Une Prise d'Armes  
au Quartier Viénot.



# SIDI·BEL·ABBES



## LA LEGION DANS « SA » VILLE:

- en haut: la gare et le grand Terrain
- ci-contre: le Petit Quartier (Yusuf, Prudon, Amilakvari) et le Grand Quartier (Viénot)
- en bas: la Maison de Retraite et la route de Sully





La kouba du marabout Sidi - Bel - Abbès.

# Historique

**Afin de jalonner la route des colonnes qui s'enfoncent vers le Sud, on installe en 1840 un terrain de bivouac situé non loin de la Kouba du marabout Sidi - bel - Abbès.**

**Cette initiative se révèle fort utile: on passe bientôt au stade d'une redoute rudimentaire avec une petite garnison fixe; puis, en 1843, le général Bedeau prescrit de construire un véritable poste.**

**Quatre années plus tard, la création d'une ville est décidée: le capitaine du Génie Prudon est chargé de la réalisation de ce projet. Il présente son plan: une enceinte fortifiée de 42 hectares, coupée de larges rues; la moitié sera réservée aux installations militaires, le reste sera loti parmi les candidats désireux de s'établir définitivement sur place.**

**Bientôt les premiers murs, édifiés par les légionnaires, commencent à s'élever sur les bords de la Mékerra...**

L'emplacement de la ville future se situe sur la rive droite de l'Oued Mékerra, à peu près au centre du parcours de cette rivière qui prend sa source au Sud de Ras-el-Mâ, sur une des premières terrasses qui descendent des hauts plateaux vers le Tell; elle devient ensuite l'Oued Zig et se jette dans la Méditerranée, là où l'on trouve les marécages de la Macta.

Au point qui nous intéresse, dont l'altitude est voisine de 470 mètres, la vallée est formée par la grande dépression entre le massif du Tessala, avec ses pics du Tessala et de Tafaraoui, et celui qui renferme les monts de Daya, situés plus au Sud. Les pentes, escarpées au Nord, s'adoucissent vers le Sud.

Cette position naturelle privilégiée n'a pas échappé aux stratèges: déjà au temps de l'occupation romaine, les cavaliers parthes de Septime-Sévère et de Marc-Aurèle ont installé sur le Tessala des postes de guet pour prévenir les incursions des pillards. Mais dans la vallée, on est sage: à l'image des berbères, premiers habitants connus, on cultive les céréales et on s'adonne au jardinage.

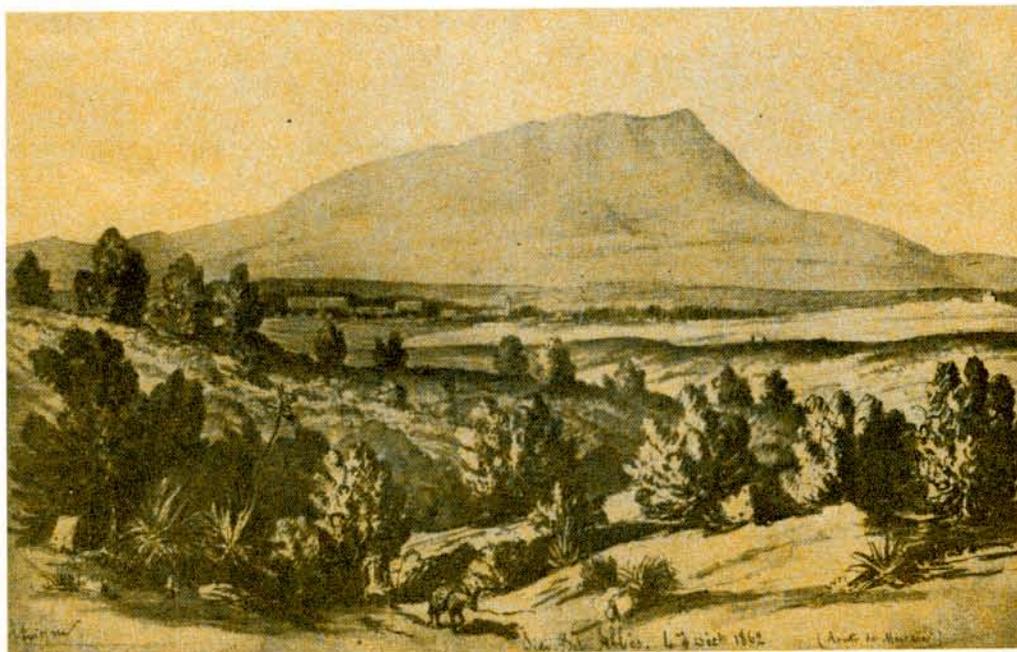
# SIDI·BEL·ABBES

Les dernières querelles, dont on se transmet le récit, remontent au 18<sup>ème</sup> siècle: elles ont opposé les tribus des Amarnas et des Ouled-Brahim au sujet d'un saint marabout, Sidi-bel-Abbès.

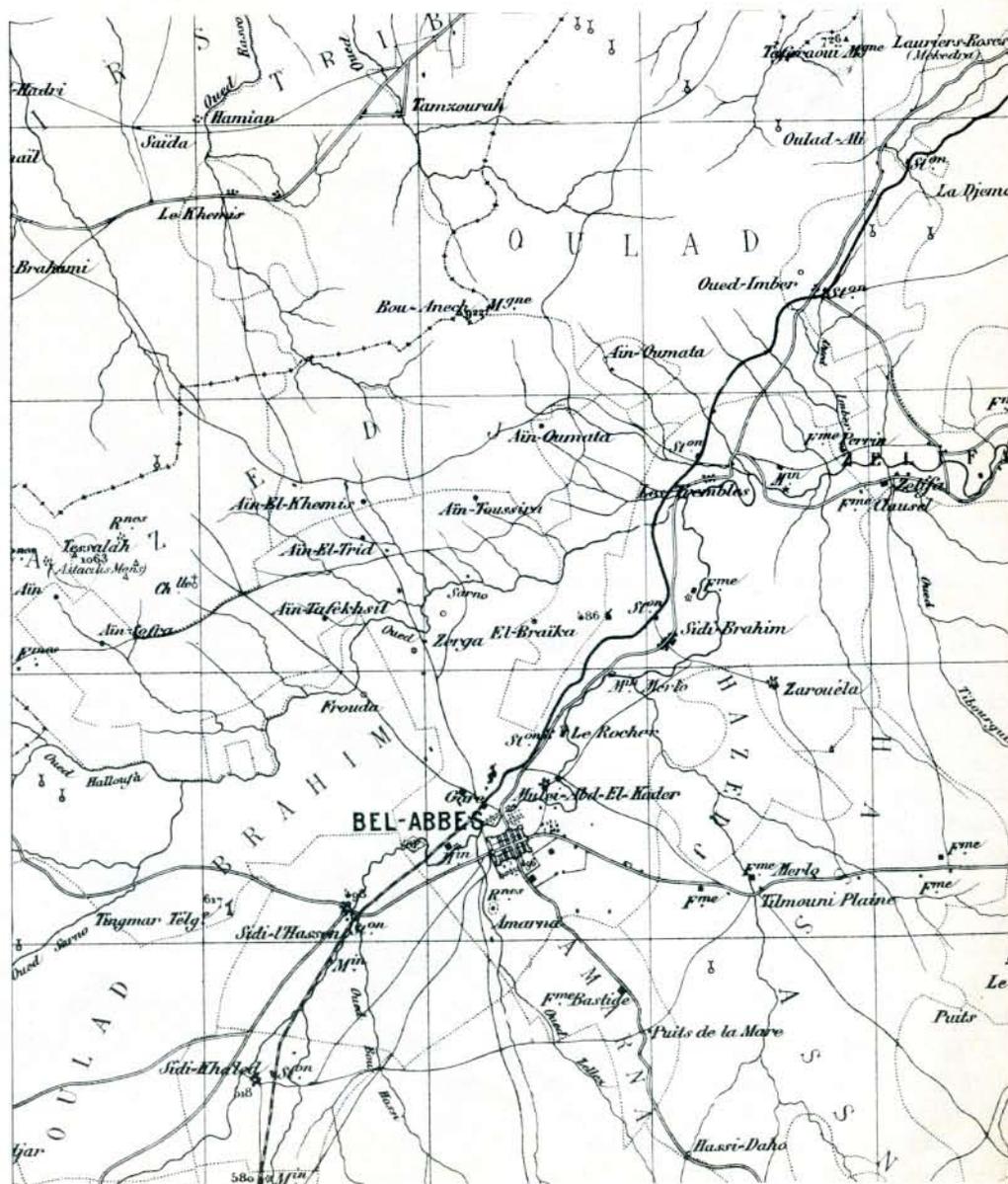
Sidi-bel-Abbès est un chérif, c'est-à-dire un descendant du Prophète; son grand-père a quitté La Mecque pour se rendre en Algérie; son père, admis à l'une des écoles réputées de Fez, a par la suite professé à la célèbre médersa de Tlemcen. Sidi-bel-Abbès, qui aurait pu connaître une vie semblablement vouée à l'étude, voit en songe Allah qui lui dit: «Prends ton bâton et va porter ma parole aux tribus errantes de la plaine et de la montagne». Il obéit et apprend aux hommes à dominer les passions, à pratiquer la justice et la charité. Pourtant, derrière ses pas, un faux prophète réveille les mauvais instincts et le fait bannir: Allah, qui veille sur son serviteur, le conduit dans la forêt de Messer, où il vit en ermite. Bientôt les plus grands malheurs s'abattent sur le pays et les sages expliquent qu'en chassant le marabout, ils ont chassé Dieu. Deux tribus partent alors à sa recherche et le découvrent en même temps. Cela dégénère en conflit armé; mais, lorsque les Ouled-Brahim victorieux veulent emmener le marabout, il se change brusquement en colombe et disparaît. L'oiseau vole ainsi jusqu'au bord de la Mékerra, où il prend forme humaine; seul, un berger témoin de cette métamorphose fait part de la nouvelle à un compagnon du saint homme qui obtient, à force de supplications, le pardon pour les tribus, enfin réconciliées dans leur ferveur. Sidi-bel-Abbès meurt vers 1780 et ses restes sont placés dans une Kouba, construite à l'endroit même où s'était posée la colombe miraculeuse.

Près de cette Kouba, va naître une ville qui comptera une centaine de milliers d'âmes.

Depuis le débarquement en 1830 des troupes du Maréchal de Bourmont, les opérations se développent. La première expédition importante dans la vallée de la Mékerra, territoire des Beni-Ameur, se situe en 1835: elle est conduite par le Maréchal Clauzel en personne. Les troupes sous ses ordres s'emparent de Mascara, capitale de l'Emir. Il se produit par la suite des alternatives de victoire et de défaite qui conduisent l'Emir à signer le traité de la Tafna. Mais la lutte reprend avec violence en 1842. Les armes françaises connaissent alors le



En 1865, la nouvelle cité a failli s'appeler «Napoléon - ville».



succès par la prise de la smala d'Abd-el-Kader. Le sultan du Maroc, un instant allié de l'Emir, subit un grave échec à Isly et est contraint de laisser le champ libre aux français. C'est pendant cette période que l'Etat-Major décide la création des points d'appui et de ravitaillement sur les axes de pénétration des colonnes.

Sur la route d'Oran à Daya, plusieurs étapes sont prescrites; l'une d'entre elles est Sidi-bel-Abbès. En 1840, ce gîte d'étape est aménagé en bivouac et, deux ans plus tard, en poste permanent destiné à surveiller les Beni-Ameur travaillés par les émissaires d'Abd-el-Kader. Les premiers légionnaires y arrivent en 1843 et commencent à construire un camp retranché. A l'intérieur des murs, se trouvent des baraques en planches pour servir d'ambulance et de magasins. Quant aux hommes, ils sont logés sous la tente. Un petit village de vivandiers et de commerçants, attirés par la présence des soldats, se forme autour du fortin. Il comprend en tout une dizaine de maisons.

Les premiers occupants de la garnison s'emploient à l'assainissement du pays en drainant les eaux croupissantes vers la Mékerra. Les travaux dans les marécages et le climat font sévir le paludisme; les hommes en souffrent cruellement: la mortalité monte de 9 hommes en 1843 à 146 en 1846.

Il y a aussi les alertes guerrières. Les légionnaires se heurtent deux fois aux hommes d'Abd-el-Kader en 1843. Une affaire plus grave se produit en 1845, lorsque 56 Ouled-Brahim, déguisés en mendiants, pénètrent dans la redoute laissée à la garde de quelques convalescents, le gros de la garnison étant en tournée de police. L'officier comptable de l'ambulance a fort heureusement l'esprit d'initiative que réclame la situation. A son commandement, la porte est fermée, la troupe est ralliée et se défend courageusement. Après avoir conjuré le danger immédiat, on fait tirer le canon pour rappeler la garnison. Les Ouled-Brahim, regroupés autour de leur proie, sont dispersés.

Au cours de l'année 1845, l'exil volontaire des Beni-Ameur, attirés au Maroc par Abd-el-Kader, laisse le territoire désert. C'est alors que s'impose l'idée de construire une ville fortifiée. Le général Lamoricière, qui commande la Division d'Oran, adresse un long mé-

moire au maréchal Bugeaud: il propose de créer, dans le site de Sidi-bel-Abbès, qui lui paraît réunir des avantages géographiques et stratégiques convenables, un grand centre de population, promis selon lui à un magnifique avenir. Ce rapport approuvé par Bugeaud fait son chemin. En 1847, une ordonnance royale décide que le poste militaire de Sidi-bel-Abbès doit être érigé en ville. En 1848, une commission, présidée par le capitaine Prudon, est chargée d'élaborer le plan de la nouvelle cité. Le projet présenté est le suivant: 42 hectares, formant un rectangle allongé dans le sens de la rivière et englobant la redoute; système de fortifications comprenant des murs de cinq mètres de hauteur, avec 16 bastions, reliés par des courtines; autour des murs, fossé de 14 mètres de large et de 3 mètres de profondeur; sur les 42 hectares, 5 réservés aux fortifications, 16 aux établissements militaires, 11 aux places ou rues et 10 aux installations civiles; enceinte partagée en deux zones: l'une civile et l'autre

militaire; quatre portes: une au Nord, une au Sud, une à l'Est et l'autre à l'Ouest, reliées entre elles par des avenues de 10 mètres de largeur formant à leur intersection un petit rond-point; plusieurs rues de 8 mètres de largeur, parallèles ou perpendiculaires aux avenues. Ces dispositions sont adoptées dans leur ensemble et les travaux commencent dès l'année 1849. La porte située au nord prend le nom de porte d'Oran, celle du sud, de porte de Daya, celle de l'Est, de porte de Mascara, et celle de l'Ouest, de porte de Tlemcen. L'avenue reliant les portes d'Oran et de Daya constitue la ligne de démarcation des zones civiles et militaires; la première occupe le côté porte de Mascara et l'autre le côté porte de Tlemcen.

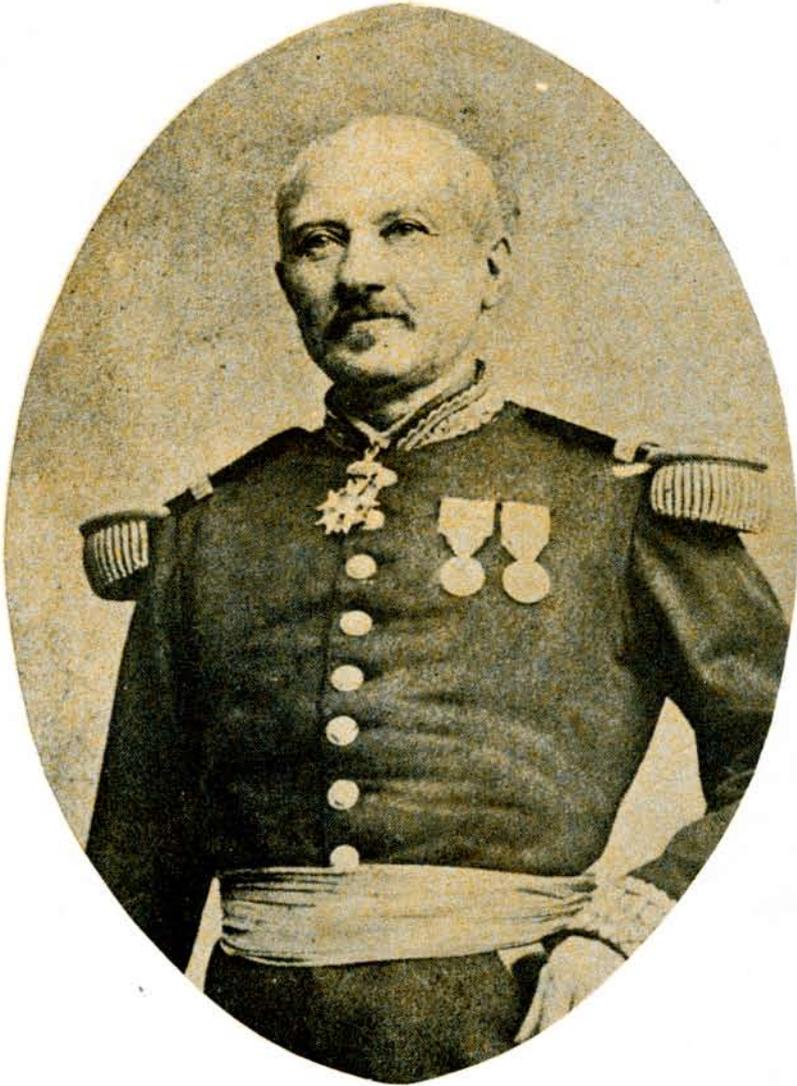
Placée sous l'administration militaire dans un premier temps, la ville nouvelle, en train de sortir de terre, est peuplée de soldats libérés qui font venir quelques parents et amis. Ils reçoivent en échange, sur proposition du colonel



La porte d'Oran.....



.....et celle de Daya.



Le général PRUDON, constructeur de la ville comme capitaine du Génie.

Mellinet, des semences, une paire de bœufs et l'aide de la main d'œuvre militaire. La vie de tous les jours est pénible, le travail écrasant, le climat malsain. La terre par elle-même n'est pas trop riche; elle tire sa valeur du travail, de l'intelligence, de l'endurance et de l'énergie de ceux qui la cultivent. Les difficultés sont nombreuses et il arrive que des colons découragés regagnent la métropole; les plus méritants résistent à ces épreuves et la ville devient prospère sous leur impulsion.

Peu à peu, Sidi-bel-Abbès se développe autour de ses deux grandes avenues à angle droit, à demi civile, à demi militaire. Les maçons se servent, pour les murs, de pierre de tuf que l'on trouve sur place en grande abondance. En ce qui concerne la main d'œuvre spécialisée, surtout au début, il faut recourir à l'Armée. Le 1<sup>er</sup> Régiment de la Légion est, dans les mains habiles de M. Prudon, un instrument qui produit

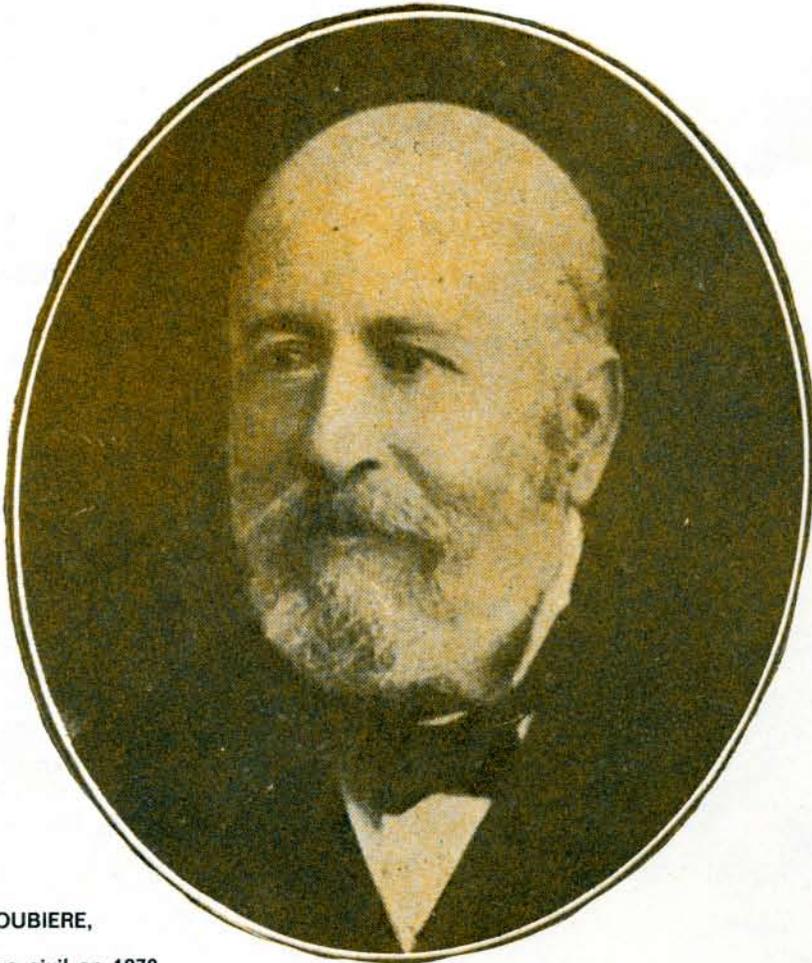
les meilleurs résultats. On trouve parmi les légionnaires tous les métiers possibles: ouvriers d'art, mécaniciens, terrassiers, ébénistes fins, maçons, dessinateurs, etc...

L'installation des colons et des commerçants, qui arrivent avec leurs familles, modifie l'état des choses pour faire place à la vie régulière. La population débute avec 431 habitants, se chiffre en 1859 par 5259, parmi lesquels on compte 2046 espagnols. Leur nombre deviendra de plus en plus important. Cette situation n'a rien de surprenant si on considère la proximité de la péninsule et les relations séculaires que les populations du littoral de l'Espagne entretiennent avec l'Afrique du Nord. Ouvriers endurants, durs à la peine et sobre, ces hommes venus des provinces de Valence, d'Alicante et d'Almería, jouent un rôle capital dans l'essor économique de la région.

Cependant la Légion continue son

action au profit de la ville. Sur l'emplacement des premiers marécages drainés par les légionnaires est née la «vallée des jardins». La richesse des alluvions et la facilité des arrosages inspirent aux légionnaires l'idée d'y créer une ferme pour la culture des fourrages. Ils réalisent, quelques temps après, un très beau jardin qui fournit les légumes nécessaires à l'ordinaire des troupes. La ferme, avec ses jardins annexes, potagers à l'allure de parcs, est offerte à la ville lorsqu'en 1856 l'administration passe aux mains des civils. Il y a encore maints problèmes à traiter: les égouts ne donnent pas satisfaction, car ils infestent les eaux de la nappe où les puits sont percés. Il faut plus de quarante ans encore pour que le système eau-égout soit refait avec l'hygiène indispensable. L'éclairage public, d'abord réalisé grâce à 30 réverbères à l'huile végétale vers 1860, est modernisé au gaz en 1880 et à l'électricité après 1920. Les bâtiments publics sont presque tous à bâtir. En attendant, le bureau arabe devient commissariat, puis sous-préfecture en 1875. Les services municipaux voyagent de maison en maison avant la construction d'un hôtel de ville, dont le projet jugé trop grandiose par la préfecture finit par être réalisé en 1879. Jusque là c'est la maison du colonel de Chabrières tué à Magenta à la tête du 2<sup>ème</sup> Etranger, qui héberge la mairie. Le théâtre connaît aussi des débuts difficiles: une petite salle, au loyer payé par l'Armée, du moins dans les premières années, équipée de fauteuils d'orchestre, qui ne sont que des tabourets, et une troupe locale dont le répertoire de comédies et d'opérettes est peu renouvelé. C'est en 1892 seulement que le théâtre définitif est offert aux passionnés du spectacle.

Depuis l'arrivée de nouveaux et nombreux colons sérieux, les mœurs sont assagies, et un ronronnement bourgeois tempère l'esprit d'aventure de la sous-préfecture en plein essor. Les quartiers périphériques se multiplient, entraînant des constructions nouvelles, marché, abattoirs, squares, places, hôpital. La place Carnot, cœur de la cité, prévue dans le plan originel du capitaine Prudon, voit tous les dimanches, après la grand-messe, les élégantes se donner rendez-vous. On y vient écouter les concerts de la Légion Etrangère, parfois relayée par les musiques du 48<sup>ème</sup> de ligne ou du 11<sup>ème</sup> chasseurs.



Monsieur ROUBIERE,  
premier maire civil en 1870.

En 1864, la ville a l'occasion de se féliciter d'être bien conçue, et surtout bien abritée derrière ses remparts. A cette date près de 4 000 nomades sahariens, conduit par le marabout Si-Lala, se lancent dans le pillage organisé de la région. Les arabes des tribus sédentaires, suivis bientôt par les colons européens, viennent se réfugier en ville. Les rues retrouvent l'animation et l'aspect des premières années: charettes, campements de toile, cuisines en plein air. Au bout d'une semaine la situation est rétablie; mais les réfugiés, rentrés chez eux, établissent un sévère bilan de destruction, d'incendies et de vols.

Cependant les alertes sont peu nombreuses, car la garnison est active et forte; un Corps de troupe en est la clé de voûte: le 1<sup>er</sup> Régiment Etranger. Présent dès la fondation, il regagne ses foyers, après chaque campagne lointaine. Ses chefs sont les premiers administrateurs de la cité, de Bazaine qui accorde les premières concessions à l'époque de la redoute, au colonel de Chabrières, qui lègue par testament sa maison à la

ville. Jusqu'en 1856, ce sont les militaires - donc pratiquement la Légion - qui assurent seuls la construction de la ville de Sidi-bel-Abbès et des bourgs environnants: Tessala, Prudon, des Trembles et Détrie. Ce dernier, par exemple, est établi par une compagnie détachée de la garnison, pour abriter une quarantaine de familles européennes, débarquées un jour sans ressources en Oranie. De leur côté, les légionnaires libérés s'établissent chaque année plus nombreux aux environs de leur ancienne unité. A l'époque des premières élections municipales on voit même, fait probablement unique dans l'histoire de la démocratie, des conseillers élus «à titre étranger»...

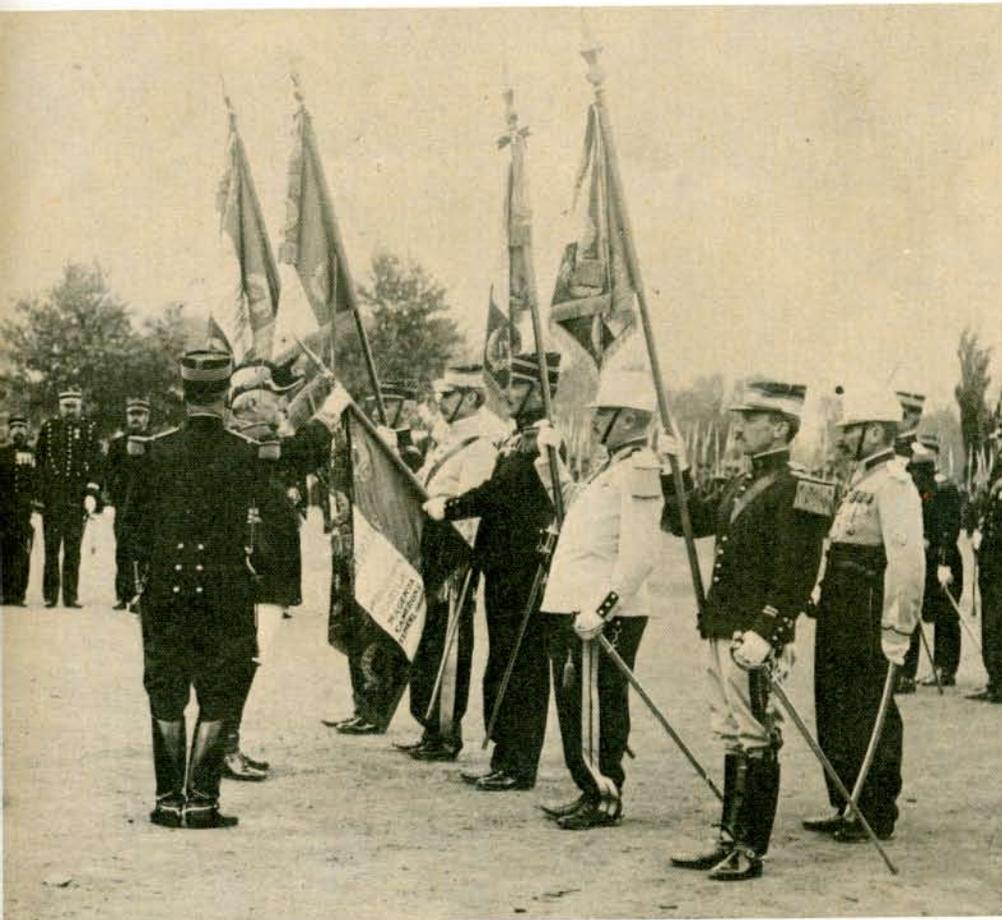
Lorsque l'administration militaire cède aux civils la charge de diriger le destin de la ville, celle-ci est déjà prospère et presque achevée. Cela explique la fraternité de vie et de cœur qui unit civils et légionnaires. Ainsi, aucun événement concernant la Légion ne laisse la ville indifférente et chaque retour de

campagne est l'occasion de réjouissances. En 1857, le retour du Régiment de l'expédition de la grande Kabylie, où il s'est illustré, donne lieu à une fête magnifique. A cette occasion, le jardin public est illuminé et le Colonel offre un grand bal sur la place des Quinconces (place Carnot). Sur les champs de batailles d'Italie, le régiment éprouve de grandes pertes: la ville est en deuil; des cérémonies rappellent le souvenir des légionnaires morts, en particulier du colonel de Chabrières, tué à Magenta.

A l'exception de la fête du centenaire en 1931, aucune manifestation de sympathie n'égale celle de l'année 1906, lorsque le Drapeau du 1<sup>er</sup> Régiment Etranger reçoit la Légion d'Honneur. Curieusement, cette distinction suprême a été réclamée et obtenue à la suite d'une lettre ouverte adressée au ministre par un journaliste de Sidi-bel-Abbès, encouragé par tous ses concitoyens. Le déroulement de cette cérémonie est relaté dans le journal «Le Républicain»:

«Les 27 et 28 avril 1906 marqueront une date inoubliable dans les annales de la ville de Sidi-bel-Abbès. Dès le 27 au matin, la ville a revêtu sa grande parure de fête. Tous les édifices publics et les maisons particulières sont pavoisés de faisceaux, de drapeaux et de guirlandes de feuillages et de fleurs. Des oriflammes multicolores claquent joyeusement au vent d'un trottoir à l'autre, supportées par des bigues enguirlandées, formant un dôme de couleurs chatoyantes et éclatantes. Une affluence inusitée met la ville en émoi. Tous les hôtels sont archicombles. On improvise des dortoirs un peu partout. A huit heures, une délégation de chaque compagnie se rend au cimetière pour fleurir et honorer la tombe des légionnaires décédés en service. Le colonel Boute-gourd s'y rend aussi avec une partie de ses officiers. A deux heures, grande cavalcade organisée par les légionnaires et les diverses sociétés de la ville. La marche est ouverte par un peloton de Spahis, suivi d'un détachement de la Légion montée, venu de Berguent pour assister aux fêtes. Un héraut d'armes, d'une voix claironnante, annonce à tous l'ouverture des réjouissances. Arrivent ensuite le char de la musique où un orchestre excellent fait entendre de très beaux morceaux. Et puis le char de l'épopée, de la pompe, du fou rire, le char burlesque, etc... Dans la soirée, retraite aux flambeaux.

# SIDI·BEL·ABBES



Le Drapeau reçoit la Légion d'Honneur.

Le 28, grande revue sur l'esplanade Bugeaud. Cérémonie de la décoration du Drapeau. On remarque dans les tribunes officielles: M. Bastide, maire de Sidi-bel-Abbès, le délégué du Ministre de la Guerre et celui du Gouvernement Général, les conseillers municipaux et tous les notables de la ville et de la région.

La revue est passée par le général Herson, commandant la Division d'Oran. Puis descendant de cheval, il lit le décret du Président de la République, accroche la Croix au Drapeau, frappe de son épée l'étoffe glorieuse, l'embrasse et serre la main du porteur-drapeau. Dans l'après-midi il devait y avoir une fête au jardin public, mais la pluie a obligé les autorités à remettre cette partie du programme au dimanche suivant.»

Cependant, les difficultés de communication avec la mer et l'intérieur du pays gêne le développement du commerce et de l'industrie. Le lancement d'un projet de chemin de fer reliant Sainte-Barbe-du-Tlelat à Tlemcen par Sidi-bel-Abbès permet de redresser la situation.

Les habitants souscrivent des sommes importantes pour en couvrir les frais d'étude. Pourtant il faut attendre 1874, soit dix-sept ans, pour que le Conseil d'Etat rende le décret déclarant ce chemin de fer d'utilité publique, 1875 pour le début des travaux, et mai 1877 pour l'inauguration de la ligne. Le premier train, chargé des plus importantes personnalités d'Algérie et du Département, entre dans une gare fleurie et pavoisée au milieu d'un immense concours de population. Vingt-six ans plus tard, un train presque identique amène à Sidi-bel-Abbès un visiteur illustre, M. Loubet, Président de la République. Ce n'est pas le premier Chef d'Etat à faire le voyage. Bien avant lui, en 1865, avant même la construction de la voie ferrée, l'Empereur Napoléon III, a foulé le sol de Sidi-bel-Abbès.

Le Président Millerand s'arrête quelques heures dans la ville le 16 avril 1922, au cours de son voyage en Afrique du Nord. Après avoir assisté à un superbe défilé, qui vaut au colonel Boulet-Desbareau et aux légionnaires

les plus vives félicitations, il est reçu dans le grand salon d'honneur de l'Hôtel de Ville. Dans son discours, il souligne que la France retrouve à Sidi-bel-Abbès le miracle de sa séduction, l'attrait de son génie et de sa civilisation. Une traversée de la ville, une visite à la Salle d'Honneur de la Légion, un banquet,... et le Président continue son voyage vers la Tunisie.

La région est alors une des plus riches au point de vue agricole, ses céréales sont recherchées même à l'étranger. Sa production viticole augmente de jour en jour et constitue une nouvelle richesse. La prospérité de la ville est attestée par 40 000 habitants.

Dépassant les espérances les plus optimistes de ses fondateurs, la ville ne cesse de croître. Débordant sa ceinture de remparts, elle multiplie ses faubourgs et il faut envisager de lui «donner de l'air» en supprimant cette sécurité devenue plus encombrante qu'utile. Alors que, depuis des années, les pétitions s'accumulent pour réclamer la disparition de ces vestiges, le budget de la ville ne permet jamais d'envisager une aussi considérable dépense. Détruire ces ouvrages à l'aide de la main d'œuvre locale revient en effet fort cher et risque de durer longtemps. Le seul luxe que la Municipalité peut s'offrir est de détruire les portes, afin de faciliter l'accès aux véhicules et aux chariots.

C'est vers 1933 que la Légion vole, une fois de plus au secours de la ville, sa filleule. Elle propose de se charger de la démolition... à condition de lui laisser la libre disposition des matériaux. A cette époque, la pacification du Maroc touche à sa fin et les effectifs ne manquent pas à la Maison-Mère; et le commandement pense à quelques projets, pour lesquels les pierres sont nécessaires. Les remparts sont donc démolis sans histoire. La grande quantité de pierres rougeâtres blanches soigneusement taillées en 1849, est employée pour construire le Cinéma Légion, la piscine, la Compagnie de Passage des Engagés Volontaires, le Mess des Sous-Officiers et quelques bricoles ci et là.

Sidi-bel-Abbès est devenue une ville importante, capitale agricole de la région, et développe aussi son industrie.

Pour clôturer cette partie historique, relatons maintenant un épisode mal connu, l'édification du Monument aux Morts du Quartier Viénot:

Les travaux commencent en 1929, à soixante quinze kilomètres de Sidi - Bel - Abbès, près du village d'Oued - Chouly, au lieu dit Sidi Hamza: les prospecteurs y ont découvert, bien avant la première guerre mondiale, un important gisement d'onyx. Après entente avec le Service Forestier, le colonel Rollet obtient l'autorisation du Gouverneur Général de l'Algérie d'exploiter gratuitement la carrière abandonnée; il faut d'abord la relier à la route de Tlemcen, en construisant une voie carrossable de plusieurs kilomètres de long. Parallèlement à ces travaux de piste, une équipe de trente légionnaires de la Compagnie de Sapeurs Pionniers du 1er Régiment Etranger, spécialisés dans le travail de la pierre et du marbre, est installée sur les lieux-mêmes de la carrière; secondé par le caporal Glass, l'adjutant Salini dirige le chantier: on extrait, débite et polit les quartiers d'onyx qui sont ensuite transportés sur Sidi - Bel - Abbès au moyen de camions - remorques.

Certains souhaitent que le Monument soit érigé sur l'une des places de la ville, mais les légionnaires demandent qu'il leur appartienne en propre pour pouvoir en assurer la garde et l'entretien. Durant quatre ans, tous ceux qui servent sous la grenade à sept flammes, du colonel au plus humble légionnaire, abandonnent une journée de solde. Cela ne suffit cependant pas à rassembler les quelques 600 000 francs nécessaires. Le célèbre orchestre à cordes du 1er Etranger, dirigé par Monsieur Aka, aide pour une large part à couvrir les frais, grâce à sa triomphale tournée à travers l'Algérie en 1929. Quelques dons de Sociétés, d'Administration, ou de communes d'Algérie viennent compléter la somme; et leur liste, jointe à celle des légionnaires (environ 30 000 noms), est scellée dans le Monument. Aucune aide n'est demandée aux Sociétés d'Anciens Légionnaires qui souhaitent cependant participer pécuniairement: elles sont invitées à conserver leurs ressources pour permettre à leurs membres de venir à Bel - Abbès le jour de l'inauguration.

Le Ministre de la Guerre décide que le Monument construit et payé par la Légion, sera édifié dans la cour du quartier Viénot, afin que les officiers comme les légionnaires puissent avoir ainsi journellement devant leurs yeux le souvenir de leurs Anciens, morts sur tous les champs de bataille depuis 1831 au service de la France. «Son but n'est pas d'embellir une cité, dira le commandant Maire. Il est destiné à être le symbole de la troupe qui donne asile à ceux qui ont besoin d'un refuge.»

Lorsque tous les blocs sont enfin rassemblés à Viénot, le travail d'édification commence. La cité légionnaire étant construite sur une nappe d'eau que l'on trouve à peu de profondeur, 500 mètres cubes de béton sont nécessaires pour assurer une base solide à cette masse de pierre qui mesure 9 mètres de longueur, 7 mètres de largeur et 3 mètres de hauteur. La plate-forme terminée, le lieutenant - colonel Forey, petit - neveu du Maréchal du Second Empire et Doyen de la Légion, procède à la pose de la première pierre le 8 octobre 1930.



Les blocs sortent de la carrière.



Une scie de dimension imposante.



Chargement sur le camion pour le transport à Bel-Abbès.

# SIDI-BEL-ABBES



Bel-Abbés, confection des marches (pierre de Chanzy).



Pose de la 1ère pierre par le lieutenant-colonel Forey.



Construction des angles supérieurs.

Pendant ce temps, à Paris, 22 rue Tourlaque, près du cimetière Montmartre, le sculpteur Pourquet consigne son atelier à tout le monde et, prenant pour modèle les dessins du peintre Mahut, se consacre entièrement à la réalisation de ce qui sera son chef-d'œuvre. Ses mains expertes donnent le jour à quatre superbes géants de bronze, de près de trois mètres de haut, qui vont monter la garde autour du globe terrestre, où les champs de bataille légionnaires brilleront d'un éclat doré:

— le légionnaire de Louis - Philippe est le premier; pantalon tombant, habit à la française, épaules ornées de la « galette » (immortalisée à Saint - Cyr par le Chant du Triomphe de la Promotion de l'Isly); sur la tête ce képi prestigieux qu'on appelle « casquette d'Afrique »; en main le fusil modèle 1822, utilisé pour la conquête de l'Algérie. C'est l'ancêtre, le héros de Constantine, celui d'Espagne et de Miliana.

— le gaillard qui lui tourne le dos porte la Médaille de Crimée sur sa « grande capote » aux pans relevés; pantalon serré dans des jambières, large cartouchière qui le fait appeler « ventre de cuir », épaulettes à franges, képi sur l'oreille; son fusil est de modèle 1842, si bien employé à Sébastopol et à Magenta; ce légionnaire du Second Empire porte une barbe, « l'Impériale » qui, elle aussi, marque une date. C'est la silhouette du capitaine Danjou que le sculpteur évoque et, avec lui, les héros de Camerone.

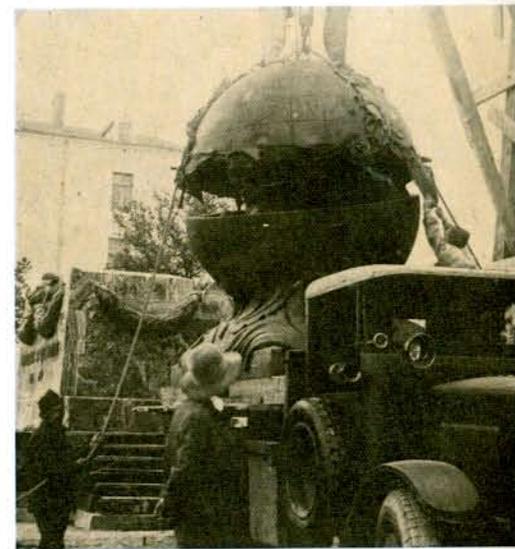
— le troisième porte également la grande capote de la Légion, mais il est coiffé du casque colonial et tient un fusil Gras 1874; pour modèle, le général Brundsaux a offert à l'artiste ses traits et sa barbe légendaire. Il personnifie la Légion lors des nombreuses expéditions d'Outre - Mer entreprises sous la IIIème République: Dahomey, Soudan, Madagascar, Tonkin...

— enfin, le poilu du Régiment de Marche de la Légion Etrangère, le légionnaire de Rollet, le barda en sautoir, armé du mousqueton modèle 1916, coiffé du casque Adrian de la Grande Guerre. Il transmet le flambeau aux jeunes engagés qui grossissent les rangs des nouvelles unités.

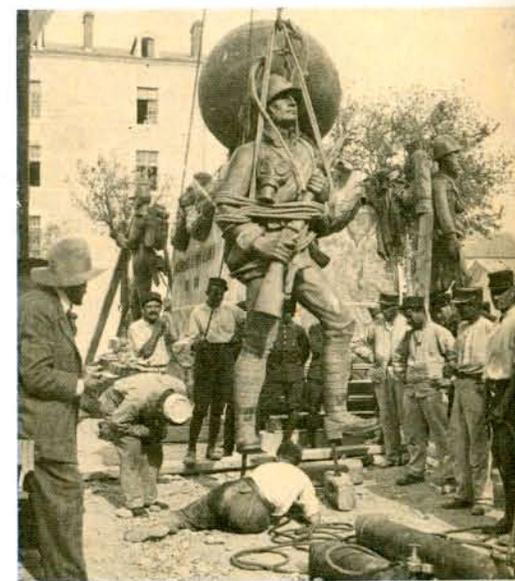
Ce travail achevé, il reste à mouler les statues en coulant près de 7 tonnes de bronze, à les transporter en Algérie et à les poser sur leurs socles, aux quatre angles du tronc de pyramide que forme le corps du Monument. Un portique est dressé et la mise en place commence en présence du statuaire. On commence par la sphère, ce qui donne lieu à un incident comique: elle est creuse et il faut la boulonner sur le sommet de la stèle; on choisit un légionnaire mince et petit, qui se laisse coiffer par le globe; on ménage toutefois une fente étroite par laquelle il doit ensuite se glisser au dehors. A - t - on trop présumé de sa souplesse ou s'est - il trop gonflé de l'importance de sa mission? Toujours est - il qu'il fait, pendant plus d'une heure, des efforts désespérés pour sortir de sa position critique; le commandant Maire, chargé des travaux, tireille lui aussi sur les bras du petit légionnaire peu rassuré. Quand il est enfin tiré d'affaires, le commandant, qui a eu aussi chaud que l'acrobate, lui tend un billet de cent francs pour aller se remettre de ses émotions.



Mises en place de la guirlande . . .

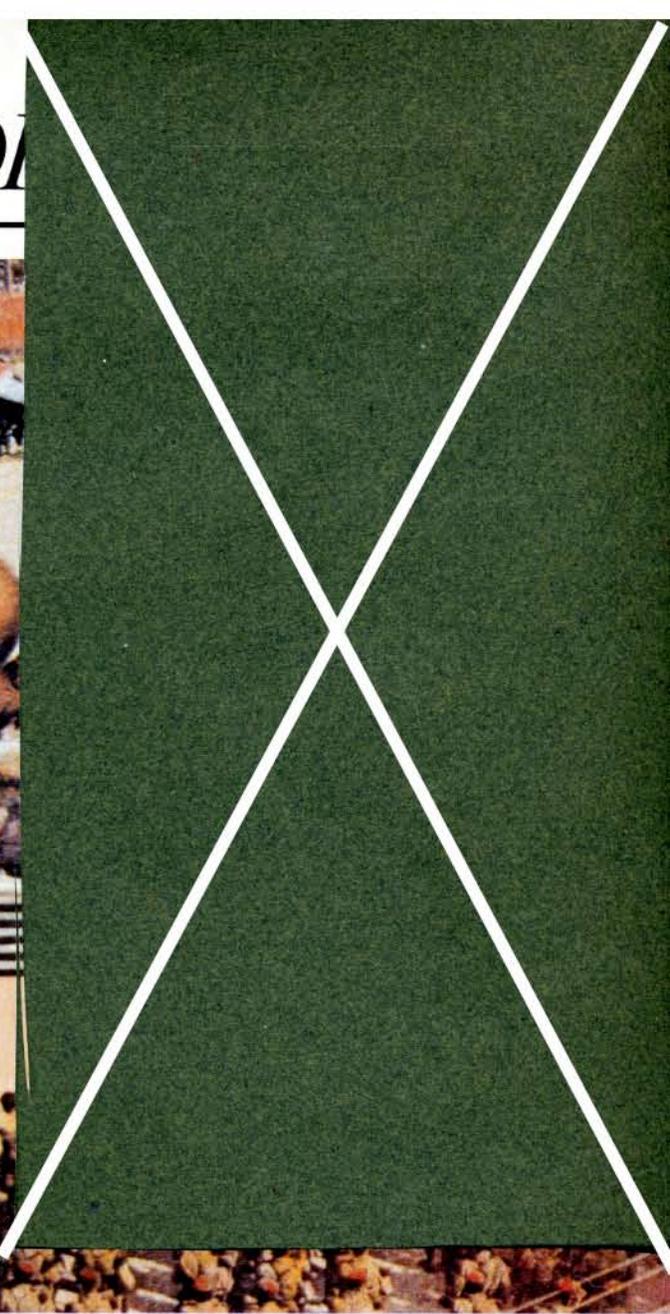


. . . de la mappemonde . . .



. . . du légionnaire de 1914

SID

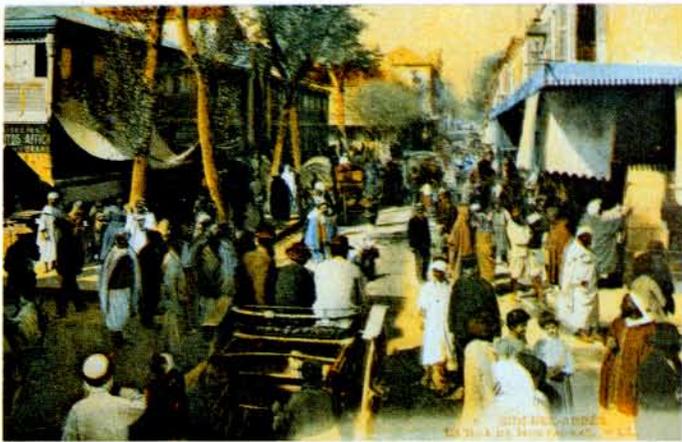


*Souvenirs  
des années 30*

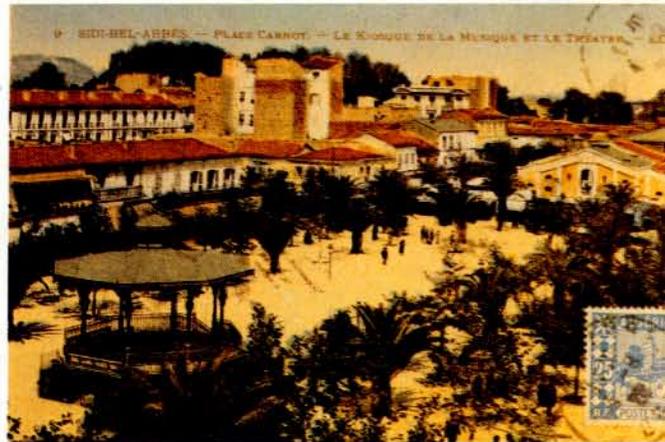
*Inauguration  
du Monument  
aux Morts*

*en 1931  
: La Rue  
de Montagnac,  
un jour de  
marché*

*: La Place  
Carnot, le  
Kiosque de la  
Musique et  
le Théâtre  
: La Villa  
Villembrales  
: Le Château  
Décision*



2



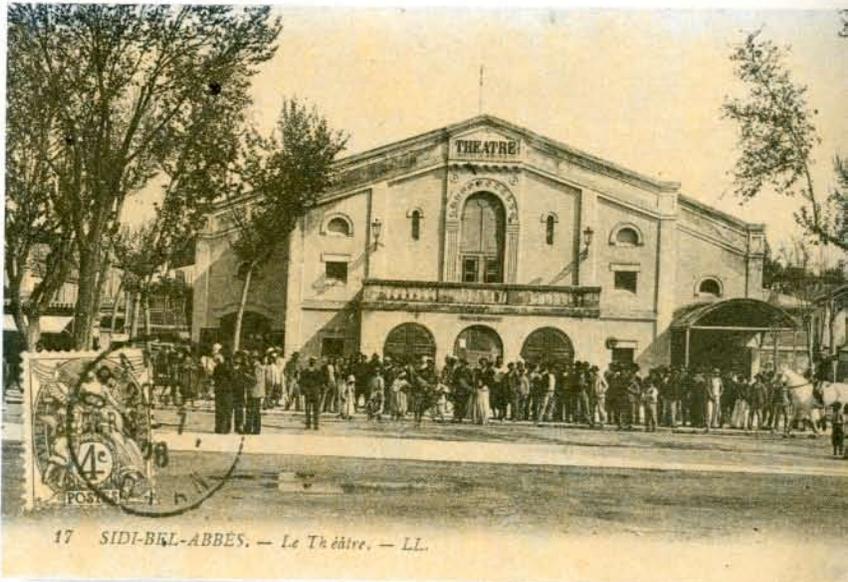
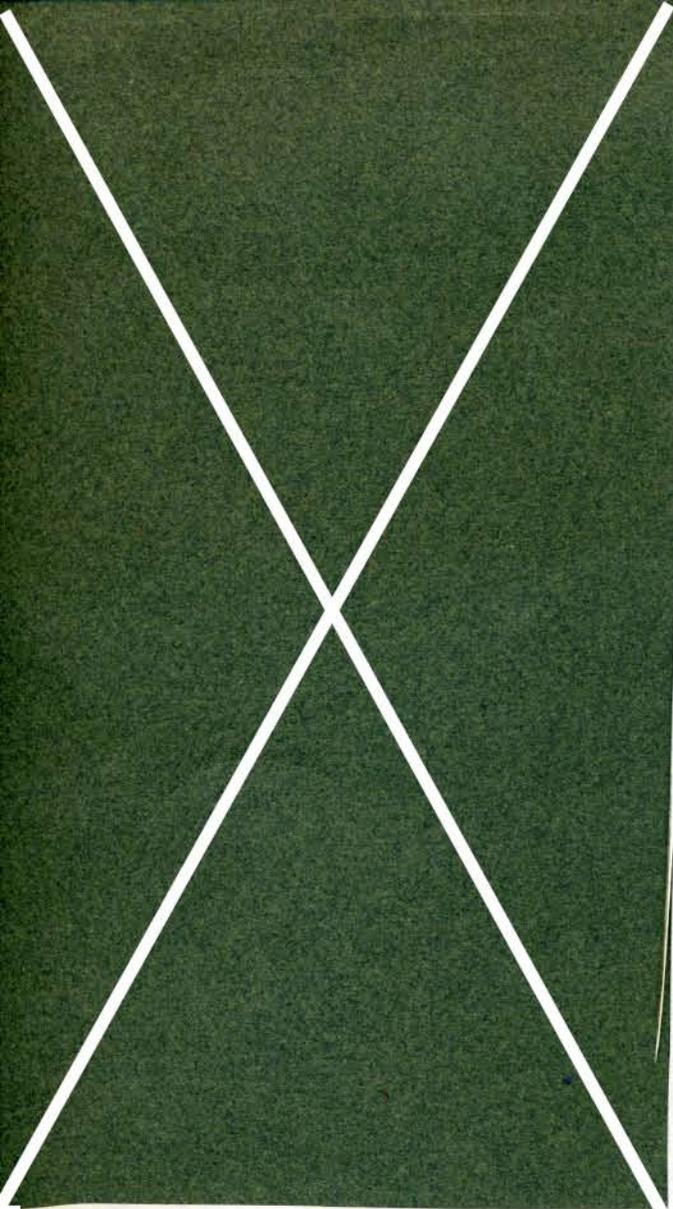
3



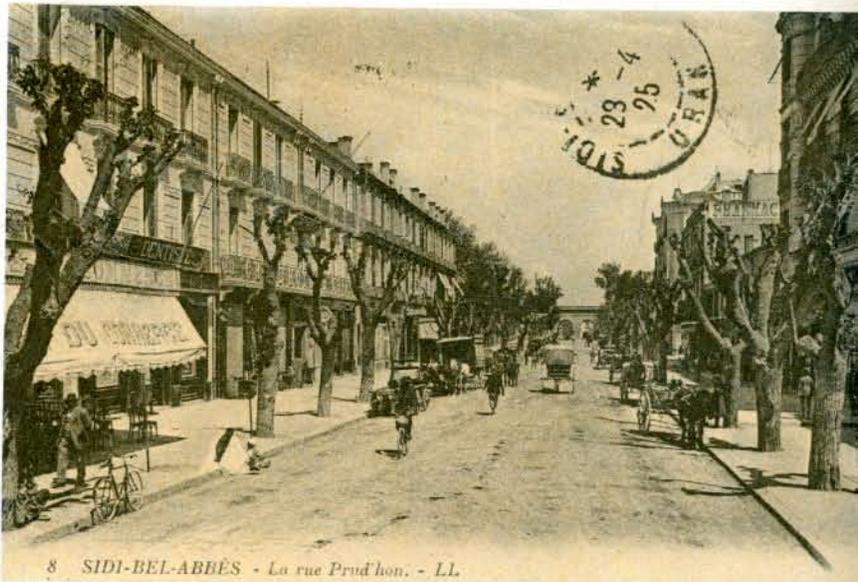
4



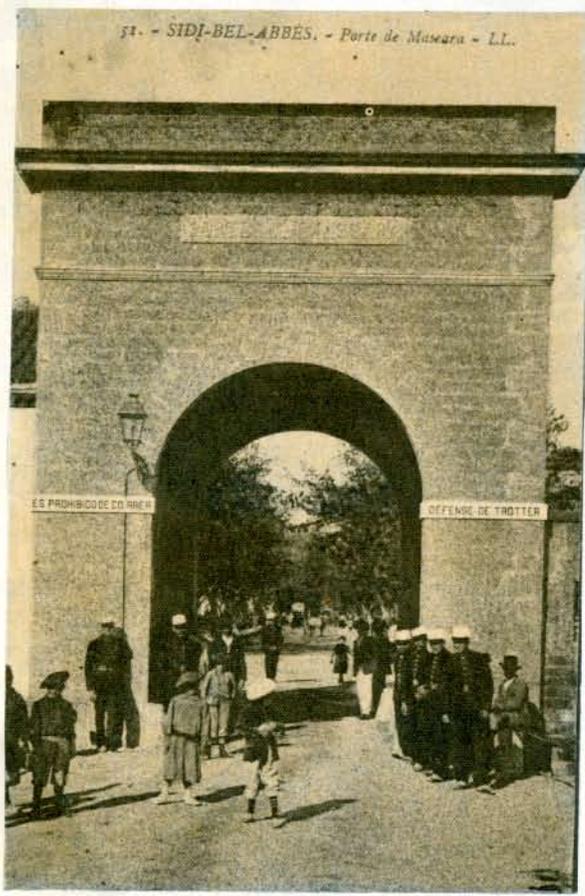
5



17 SIDI-BEL-ABBÈS. — Le Théâtre. — LL.



8 SIDI-BEL-ABBÈS — La rue Prud'hon. — LL.



51. — SIDI-BEL-ABBÈS. — Porte de Mascara — LL.



15 SIDI-BEL-ABBÈS. — L'Hôtel de Ville. — LL.

# la musique de 1831 à nos jours

Son histoire commence avec celle de la Légion, créée le 10 mars 1831. Les premiers tableaux d'effectifs comportent deux tambours (ou clairons) par compagnie: au niveau du bataillon, ils sont placés sous les ordres d'un caporal-tambour; l'ensemble obéit au tambour-major du régiment. La présence du clairon est exceptionnelle et normalement réservée aux seules compagnies de voltigeurs d'élite. Mais la portée du son de cet instrument le rend indispensable en Afrique: le musicien clairon marche près du capitaine et se tient à sa disposition pour diffuser ses commandements; il fait mettre baïonnette au canon, donne le signal de l'assaut et celui du cessez-le-feu. Au quartier, il exécute les sonneries du service journalier. Les instruments réunis en clique ou en fanfare rythment alors la vie des unités, dans une fonction strictement utilitaire.

La musique, elle, a pour mission de distraire. Quelques mois seulement après la naissance de la Légion, il existe déjà une musique, bâtie comme les autres Corps suivant un règlement édicté en 1827: un sergent-major, chef de musique, un caporal, sous-chef, et 27 musiciens. Ce même texte a prévu la prise en charge de l'entretien par l'Etat, alors que les officiers l'avaient assuré auparavant; mais l'usage de faire contribuer les officiers à ces frais va se maintenir encore longtemps; malgré son faible effectif, la musique de la Légion se fait rapidement remarquer «par ses qualités musicales, sa tenue et sa discipline», comme en témoignent les rapports d'inspections de l'époque.

En 1841, la Légion passe à deux régiments qui ont chacun leur musique; celle du 1er Etranger compte 24 exécutants: «musique excellente, bon nombre de musiciens arrivent au Corps, quelques-uns sont remarquables par leur talent». En 1845, l'organisation est sensiblement modifiée par la circulaire du 19 août qui autorise 27 musiciens et 23 élèves, un chef du grade d'adjudant, le sous-chef étant un sergent-major; il peut y avoir 2 sergents et 2 caporaux. L'effectif est ramené à 40 en 1860, tandis que Monsieur Wilhem, qui dirige la musique du 2<sup>ème</sup> Etranger, compose la marche de la Légion, le célèbre «Boudin».

La note ministérielle du 27 avril 1889 permet la nomination à l'emploi de 1<sup>ère</sup> classe pour les musiciens, jusqu'alors obligatoirement simples soldats; le sous-chef a le grade d'adjudant, le chef a rang d'officier. En avril 1902, est créée une hiérarchie propre aux chefs de musique: elle comporte trois classes, correspondant aux grades de sous-lieutenant, lieutenant et capitaine, avec port de ces galons. Il faudra encore

attendre la loi de 1928 pour permettre d'accéder au grade de commandant; en même temps, les musiques sont autorisées à utiliser des exécutants sous-officiers: les légionnaires musiciens peuvent enfin prétendre au même avancement que leurs camarades du rang.

Fruit de nombreuses années d'efforts, la musique du 1<sup>er</sup> Régiment Etranger connaît, à partir de 1884, une flatteuse réputation sous la direction de M. Dœring. A la fin de 1887, naît à Sidi-Bel-Abbès un orchestre à cordes dû à M. Porsch. Au début, l'essentiel du répertoire se compose d'arrangements sur les thèmes populaires, d'airs favoris d'opéras connus, d'ouvertures et de fantaisies: au programme du 6 septembre 1892, on note, par exemple, Bilse, Lacombe, Klein, tous auteurs de musique légère et jouissant à l'époque d'un grand succès. Mais l'orchestre aborde ensuite des œuvres de plus grande envergure; sous la direction successive des chefs de musique Salomez, Queru, Sablon, Selenick et Dussenty, il se perfectionne et acquiert une brillante renommée. Il est dissous en 1914 et les musiciens sont réintégréés dans les unités combattantes.

Après la guerre, M. Aka, sans négliger pour autant la musique militaire, forme un nouvel orchestre à cordes au 1<sup>er</sup> Régiment Etranger. Sous son impulsion et avec l'aide de son adjoint M. Quet, la musique connaît un essor sans cesse grandissant; elle fait partie de la vie de Sidi-Bel-Abbès, où l'orchestre donne deux concerts par semaine: le mercredi soir, au cercle des officiers, et le dimanche après-midi, dans le kiosque de la place Carnot. Bientôt chaque régiment étranger a sa musique, alimentée en personnels par le 1<sup>er</sup> Etranger; afin d'y mieux parvenir, M. Aka institue, à l'usage de tous, des cours de solfège et d'instrumentation. Sous les ordres de son tambour-major, l'adjudant-chef Giraud, la batterie du 1<sup>er</sup> R.E., avec ses fifres et ses trompes de chasse, est alors une des plus complètes de l'époque.

L'orchestre à cordes comprend plus de 100 exécutants, lorsqu'il entreprend, en 1929, une tournée en Afrique du Nord, dont les bénéfices sont destinés à alimenter les fonds nécessaires à la construction du Monument aux Morts du quartier Viénot. Outre des compositeurs tels que Mehul ou Cherubini, qui ont souvent consacré leur inspiration à la musique militaire, il interprète Saint-Saëns, Massenet, Mozart et Beethoven. C'est l'âge d'or de la musique du 1<sup>er</sup> Régiment Etranger: elle enregistre ses deux premiers disques et donne un concert retransmis aux Etats-Unis; choisie par A. Mariotte pour sa cantate, elle participe à la célébration du Centenaire de l'Algérie; à Oran, après l'audition de l'Arlésienne, le Président Doumergue manifeste son enthousiasme «pour cet orchestre symphonique dont l'art égale la parfaite tenue»; le Bey de Tunis reçoit les musiciens dans sa résidence privée et décore le chef de musique ainsi que les solistes.

A Sidi-Bel-Abbès, la fête du Centenaire de la Légion est un triomphe pour la musique qui figure parmi les principaux artisans de la réussite de ces journées historiques. Lors du concert donné l'après-midi du 30 avril 1931, les spectateurs sont profondément surpris par l'importance de l'orchestre: plus de 180 exécutants! Dès les premières mesures, l'auditoire se rend compte du degré de perfection atteint par ces artistes; les symphonies de Beethoven permettent à M. Aka de montrer avec quelle aisance il conduit sa troupe jusqu'aux sommets de l'harmonie.

(Suite page 18)



FRANK - WILL - Défilé de la Légion Étrangère à Sidi bel



Musique classique ou contemporaine, musique militaire, le succès ne se dément pas et les musiciens du 1<sup>er</sup> Régiment Etranger donnent, jusqu'à la guerre d'innombrables preuves de leur talent. En 1939, la musique est à nouveau dissoute et ses effectifs répartis dans les divers Corps. Elle n'est reconstituée qu'en 1946: l'orchestre à cordes n'existe plus, mais la Musique Principale de la Légion Etrangère demeure, toujours aussi prestigieuse.

#### Deux particularités de la Musique:

Pavillon de cuivre garni de clochettes, surmonté du croissant et de l'étoile, le chapeau chinois vient des Turcs. Issu de la multitude d'instruments à percussion, cymbales, triangles, dauts, etc..., qui autrefois accompagnaient les pachas dans leurs déplacements, il est progressivement abandonné au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle par la plupart des musiques militaires. La Légion l'a conservé et orné de queues de cheval. Leur présence trouve son origine dans une vieille coutume islamique adoptée par les régiments d'Afrique: la queue du cheval tué sous le guerrier au combat, témoignage de courage, est devenue, exposée devant la tente du chef, symbole de commandement. Le chapeau chinois est à la fois instrument et emblème; ces signes de vaillance y trouvent tout naturellement leur place. Aujourd'hui, le chapeau chinois défile, avec les cymbales et la grosse caisse, en fin de batterie, derrière les clairons et les fifres.

D'origine suisse apparu en France sous Louis XI, le fifre accompagne jusqu'à la Révolution les tambours de l'Infanterie française. Il tombe ensuite en désuétude et n'est conservé que par quelques corps, la Garde Impériale, la Garde de Paris et la Garde Suisse. Seul en France, la Légion utilise encore cet instrument au son aigu, dans sa batterie où il donne valeur et intérêt musical aux marches, essentiellement rythmiques.

La Musique de 1933, écoutée à Sidi - Bel - Abbès, a inspiré ces lignes:

«C'est à Sidi - Bel - Abbès qu'il faut s'arrêter pour connaître l'orchestre à cordes de la Légion. Il se fait entendre une fois par semaine, le mercredi, je crois, au cercle des officiers qui possède une excellente salle de concert. La première fois que je l'entendis sous la haute direction de son chef, M. Aka, je fus profondément surpris par la qualité et l'accent personnel de cet orchestre de grande classe. C'est évidemment l'orchestre idéal pour un chef. Les hommes sont disciplinés par profession. Du réveil jusqu'à l'heure du repos ils ne «font que ça». La plupart d'entre eux étaient déjà des musiciens de valeur avant d'entrer dans la Légion. Beaucoup ont appartenu aux grands orchestres de Vienne, de Berlin, d'Amsterdam et de Milan. Leur présence dans cette compagnie musicale ajoute naturellement au mystère de cette Légion si riche en hypothèses de toutes qualités. Ces soldats musiciens apportent avec eux le principe même de cette immense mélancolie qui se confond avec tous les paysages que la Légion anime. L'aspect de ces hommes corrects derrière leurs instruments, attendant le signal de la baguette, dépassait les limites de la musique même qu'ils interprétaient.

Des souvenirs et des regrets, une amertume distinguée donnaient aux thèmes de Debussy un rayonnement que le musicien n'avait peut-être pas prévu.

Mais ce que j'aimais à Sidi - Bel - Abbès, c'était d'écouter, le dimanche, la musique réglementaire de la Légion quand elle donnait concert, dans son kiosque, sur la place Carnot, en présence de tous les promeneurs du dimanche et de quelques fantômes d'une qualité plus rare. Ceux - là, que révélait la musique dans ce ciel paisible et dominical, n'étaient point nés sous le soleil d'Afrique. La musique les évoquait et les groupait autour de ce kiosque dans leur costume de gros drap des provinces de l'Europe centrale.

De précises silhouettes de jeunes filles apparaissaient dans ma mémoire et, sans doute, dans celle des légionnaires qui buvaient leur verre de bière à côté de moi. Des personnages charmants tournaient aux sons de la musique qui jouait une sélection sur Mano. Il y avait la petite Bavaroise aux jupes lourdes et courtes, la jeune Roumaine aux chemises gaiement brodées et des fillettes de Russie qui ne ressemblaient plus à celles d'aujourd'hui. Cette musique populaire et gracieuse mettait de l'ordre dans la pensée des légionnaires. Pour avoir si souvent évoqué dans le bled morne et brûlant l'image d'Anne-Marie, leur imagination avait acquis une habilité singulière.

Leur pensée n'était plus à Sidi - Bel - Abbès. Elle allait librement vers ce qu'ils avaient abandonné avant d'être des soldats de fortune. Le repos et la grande paix que tous les hommes désirent au moins une fois dans leur existence, se tenaient aux limites de leurs rêves. Un village apparaissait, une petite ville peinte par Dürer qui étaient leurs berceaux. L'espoir pouvait renaître à cette vision, l'espoir de reprendre la vie telle qu'elle était avant, bien avant qu'ils ne fussent devenus des coureurs de bled, aux jours, tout de même heureux, d'une adolescence qui n'était peut-être que pauvre. La musique provoquait ces images et s'assouplissait elle-même aux désirs familiers des légionnaires. Une grande paix, infiniment distinguée, régnait sur cette petite place de sous - préfecture. Ah ! les soldats de la Légion n'avaient pas à craindre d'être dérangés dans leurs pensées ! Le soleil éblouissant dissipait tous les détails qui pouvaient interrompre leur retour anticipé vers des déceptions nouvelles.

Au premier tableau le légionnaire rêve devant le mur du poste, devant les sables éternels. Il est libéré, sa valise à la main, vêtu du complet qu'on lui donne à sa libération et qui ne l'enchantait guère, il rentre chez lui. Il ne reconnaît plus rien. Les gosses ont grandi et sont devenus des hommes. Les maisons elles-mêmes se sont vêtues de neuf. Il demande: « Hé garçon ! Où est Anne - Marie ?

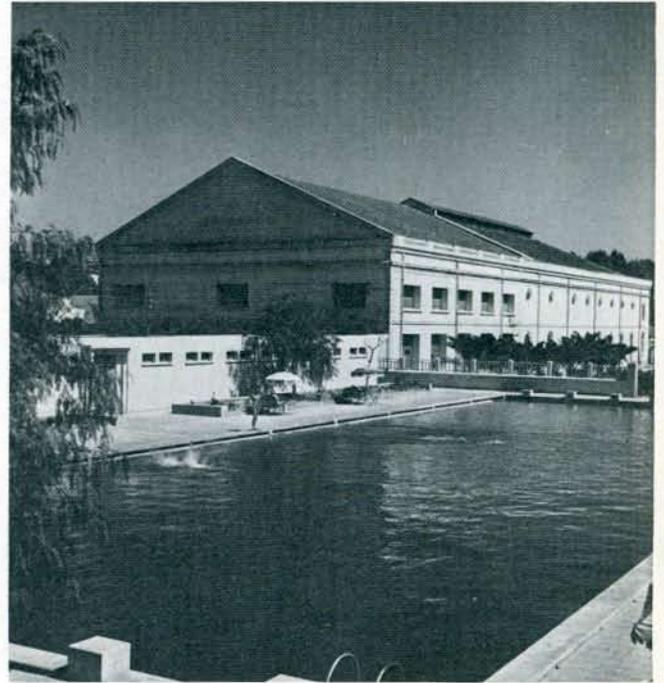
- Anne - Marie ?
- Ich weiss nicht (je ne sais pas).»

Anne - Marie est naturellement mariée. Le légionnaire ne connaît plus personne. On l'a également oublié. La vie est aussi dure qu'auparavant. Six mois plus tard, il revient à Sidi - Bel - Abbès. Il écoute la musique perfide, le dimanche, dans le soleil. Le soir, il ira boire le coup avec des copains, dans un de ces nombreux petits bars où l'on tient facilement à dix. Il donnera des sous, pris sur sa prime de rengagement, aux guitaristes et aux violonistes espagnols qui lui joueront, comme en confidence, une chanson dans le genre de celle-ci: Ich habe mein Herz im Heidelberg verloren..... = J'ai laissé mon cœur à Heidelberg et ma graisse sur les pistes du Sud.

# SIDI·BEL·ABBES



1



3

4



5



2



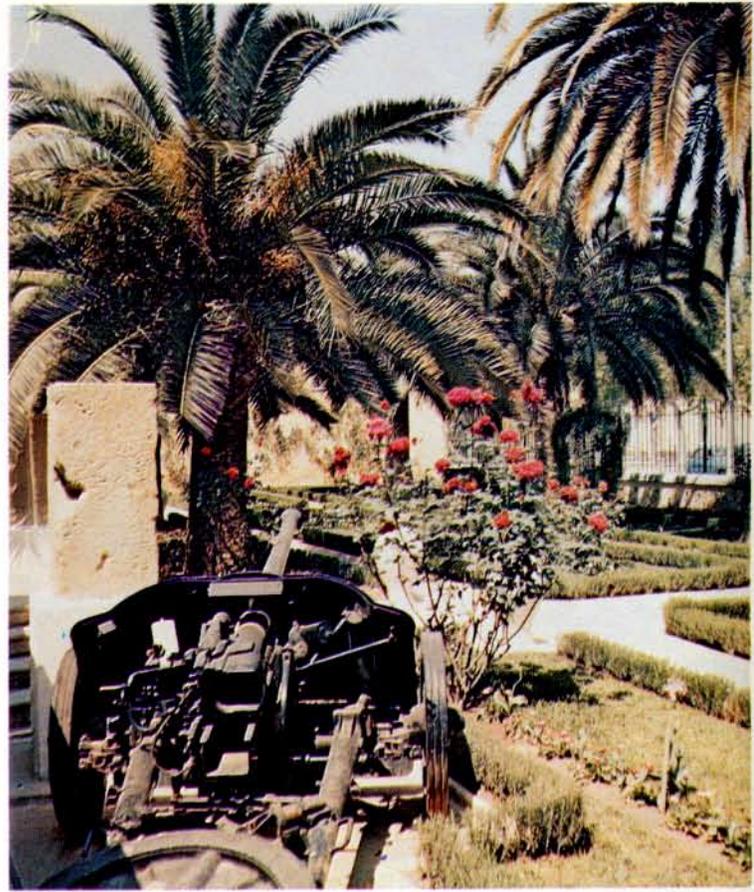
- 1 - Le glacis sud en 1949.
- 2 - Cérémonie au Monument aux Morts de la ville.
- 3 - La piscine, la salle des sports et le cinéma.
- 4 - Une vue originale du quartier Tiénot.
- 5 - La maison de retraite.



*Avant le concert*



*Prise d'Armes au coeur de la cité*



*Deux vues du jardin devant la Salle d'Honneur*

«Racontez-nous quelque chose sur Sidi-Bel-Abbès....»

Mais je n'y suis resté que trois mois en 1932, ces fameux trois mois d'initiation que passaient dans la Ville Sainte tout officier venant de Métropole, affecté à la Légion, qu'il soit «cadre fixe» ou T.O.E., c'est-à-dire affecté pour un temps indéterminé à la Légion ou pour effectuer au Maroc les deux ans d'opérations «extérieures», car la pacification n'était pas terminée.

Étais-je donc bien placé pour ce faire alors que d'autres camarades que je connais fort bien me paraissaient mieux qualifiés que moi qui débarquai un jour à Oran puis à Sidi-Bel-Abbès un peu contracté, mais soudainement détendu devant la chaleur de l'accueil inattendu que je reçus à mon arrivée à la gare par une demi-douzaine de Lieutenants dépêchés par le Service Général comme la coutume l'exigeait.

Cette prise en charge qui en fait avait débuté à Marseille par l'accueil et le bienveillant du Commandant du Dépôt de la Légion au Fort Saint-Eugène, qui s'était poursuivie sur le bateau «le Gouverneur Général Lacroix», où le Commandant d'Armes (également un officier de Légion) avait pour moi aux petits soins, qui à l'arrivée à Oran s'était manifestée par une cordiale bienvenue du Commandant du Petit Dépôt de la Légion et enfin par cette première réception chaleureuse de la part de mes pairs à Sidi-Bel-Abbès, ne cessait de m'étonner et de m'émerveiller.

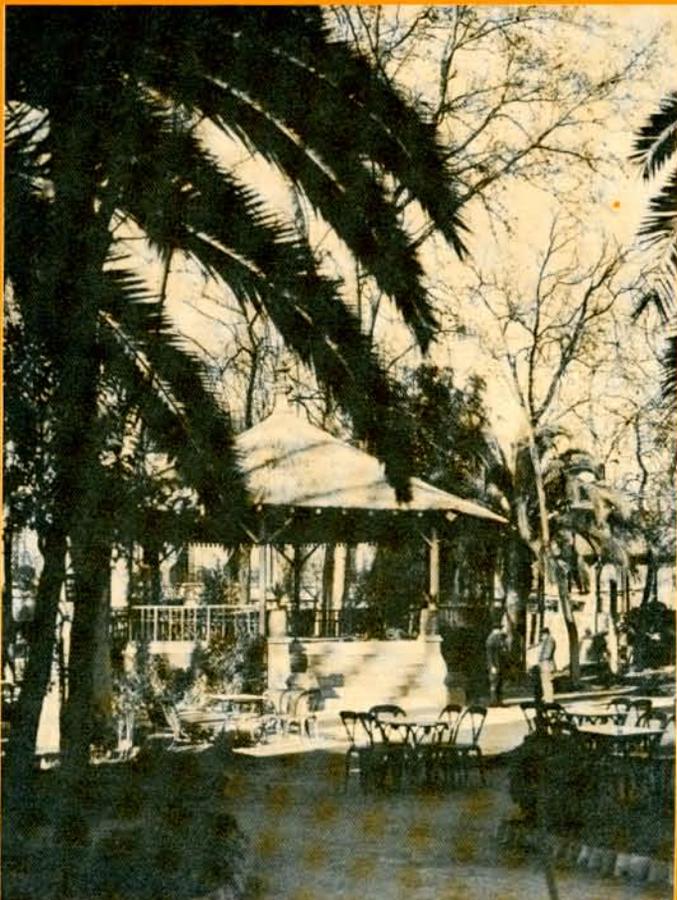
Il faut dire qu'en Métropole, à cette époque, le ton était différent, comme l'état d'esprit: la «hiérarchie» était triste et l'accueil fait aux jeunes par leurs anciens ne revêtait pas un caractère particulier. Le salut se faisait quelque peu dans la clandestinité. Il ne fallait pas trop se faire remarquer. Pas de lieu de rencontre organisé... C'est pourquoi peut-être on voyait le chef de Corps arriver au quartier à bicyclette... quelle drôle d'allure! Vous me direz qu'à Bel-Abbès le colonel Forey, en retraite, arrivait bien au Cercle des Officiers en «Cyclocar», drôle d'engin aussi. Mais primo il était déjà d'un certain âge, secundo il était accompagné d'un légionnaire qui l'aidait à pédaler et le saluait à la descente, tertio les autos étaient encore peu nombreuses à cette époque. Et l'arrivée de ce grand ancien sur cet engin insolite ne manquait pas d'élégance.

Par contre le colonel Nicolas, Commandant le 1er Etranger et le Dépôt Commun, venait au Quartier Viénot soit à cheval, soit moins souvent à pied, et chaque fois cette arrivée revêtait le caractère d'une courte mais vibrante cérémonie. Il passait l'inspection de la section de garde présentée dans un alignement parfait des hommes et des armes, puis le capitaine Goura, Chef du Service Général, «celui qui astiquait la grille», lui faisait son rapport sur les événements de la nuit.

Mais je crois que je n'ai pas suivi l'ordre chronologique: ce qui m'a fait anticiper, c'est le souvenir de la dite bicyclette lancée par le chef de Corps à son entrée à la caserne et rattrapée plus ou moins adroitement par un planton «adéquat» placé à 5 mètres de la grille. C'était cocasse. L'humeur générale de la journée dépendait de la réussite de la manœuvre, de la riposte du planton-plastron.

Le soir donc, je vais au Cercle des Officiers; il est en cours de finition; c'est, m'a-t-on dit, le capitaine Kinzourichvili et ses sapeurs qui ont effectué les travaux et c'est fort bien. Le Président des Lieutenants me présente à la quinzaine de camarades qui poussent un hurra de bienvenue. Bref laïus précédant le pot traditionnel, puis un des serveurs remet au Président sur un plateau une énorme cravate noire à pois blancs. C'est l'invitation à passer à table pour rompre ensemble ce pain de l'amitié, geste symbolique du Président signifiant que l'on peut commencer. Conversations, anecdotes, bonnes histoires vont bon train; trois quarts d'heure après bien minutés, c'est le «Boudin» qui clôt le repas. Les noms des présents, je les donnerai tout à l'heure, mais il faudra excuser ma mémoire un peu défaillante. En tous cas, cette réception si spontanée, si amicale et pleine de chaleur, m'a ému jusqu'aux larmes.

Le lendemain matin, à l'heure dite, j'arrive au 1er étage du bâtiment central. Le bureau du Colonel est au centre. Planton, Officier adjoint qui me souhaite un souriant bonjour et frappe à la porte du Colonel. C'est le moment pathétique, je retiens ma respiration, je ne pense plus à l'histoire jusqu'ici obsédante de la bicyclette. «Entrez»; je pénètre dans une longue pièce, fais trois pas, salue et enlève mon képi. Je me présente. Le Colonel est assis à sa table de travail, adossé aux fenêtres. Je le distingue assez mal, mais lui me voit bien car je suis dans la lumière. Il se lève, contourne le meuble et vient me tendre la main, me fait asseoir et prend place sur un siège en face de moi. «Heureux



de te voir et de te recevoir à la Légion... comment vont ton père et ta mère ? » C'est vrai, il prend des nouvelles de mes parents car nous sommes cousins, cousinage qui a sa source loin dans le passé et dans le pays de Gap et d'Embrun. Je remercie le Colonel de la part de mon père pour cette affectation qui résulte d'un échange entre eux de contacts épistolaires. « Alors, qu'as-tu fait jusqu'ici ? » Et je relate très brièvement les débuts de la carrière militaire avec les impressions qu'ils m'ont laissées, mais je ne parle pas de l'histoire de la bicyclette. « Eh bien mon petit, comme les autres, ici, tu repars à zéro... tu passeras trois mois à Bel-Abbès... ». « Et après ? Le Maroc, mon Colonel ? ». « Tu iras où je te dirai d'aller, on verra en temps voulu. Tu es affecté pour le moment au Bataillon Susini qui t'attend, mais tu pourras être détaché pendant quelques temps dans différentes spécialités comme les transmissions ou les sapeurs. Ton travail consistera surtout à regarder attentivement ce qui se passe, à t'imprégner de l'état d'esprit qui règne à la Légion, monde essentiellement humain, sensible, donc passionnant, exaltant pour un officier. Tu liras aussi tout ce que tu trouveras à la bibliothèque sur Lyautey, ça te sera fort utile pour ta conduite dans ce pays ». Ces paroles furent suivies de bien d'autres conseils et commentaires sur les particularités ethniques avec lesquelles j'allais être mis en contact. Bref, un cours magistral de psychologie appliquée, entrecoupé de questions qu'il me posait. En fait, à la réflexion, j'avais été soumis à un véritable sondage.

Je venais de rencontrer dans mon Colonel l'un des trois fameux «mousquetaires» de la Légion, qui étaient naturellement quatre. Il me restait à connaître le général Rollet, à cette époque Commandant la Subdivision de Tlemcen et Inspecteur de la Légion, le lieutenant-Colonel Maire, Commandant les détachements de Saïda, d'Ain el Hadjar et du Kreider, puis le chef de bataillon Susini qui avait sous ses ordres 4 compagnies si je me souviens bien, passage (2), élèves-gradés, instruction.

Le capitaine Panchuquet fut mon premier commandant de compagnie à la Légion. Homme calme s'il en fut, peu bavard, mais toujours affable et plein d'humour. Il revenait d'Indochine. Il fut pour moi un guide précieux et bienveillant. Naturellement je fus accueilli avec force marques de sympathie au P.C. du bataillon par le commandant Susini et ses adjoints dont le fameux capitaine Fortis. Carrure de lutteur, mais excellent homme. « Fortis... laissez le lieutenant Blanc tranquille avec votre «sacrée» habitude de harceler les gens avec des questions saugrenues sur la vie en métropole. Allez-y une bonne fois pour toutes en permission pour savoir ce qui s'y passe ! » J'ai su un peu plus tard que l'on n'avait jamais entendu dire que Fortis ait pris une permission pour la France. Non, sa place quand ce n'était pas l'Indochine, la Syrie ou le Maroc, était à Bel-Abbès à la tête d'une compagnie qui, lorsqu'elle sortait au quartier, passant devant sa maison, s'entendait recevoir l'ordre de « Tête droite ou gauche » si un visage apparaissait derrière un rideau. Ce brave Capitaine poussait le devoir jusqu'à répercuter les consignes d'incendie sur son domicile, imaginant des alertes impliquant l'interdiction de prendre l'escalier et l'obligation de décrocher les rideaux pour que femme et enfants les utilisent comme cordes de descente.

«Liberté de manœuvre pour votre installation» me dit le capitaine Panchuquet. Ce fut vite fait, car j'étais accompagné de mon ordonnance le 1ère classe Blaser que l'on m'avait affecté à mon arrivée. Ce bon Blaser était suisse ou alors son accent d'G'nève était bien imité. Il revenait d'un séjour au Maroc. Je devais le garder jusqu'à la fin de ses 15 ans, c'est-à-dire encore 1 an environ au-delà de mon séjour à Bel-Abbès. Mais comment manipuler ce vieux soldat ? Ceux que j'avais eus en France comme ordonnance, tout braves garçons qu'ils étaient, ne m'avaient pas impressionnés, mais quel changement avec Blaser ! J'avais été paufiné dans ce choix: «Bon ange gardien» m'avait dit le Capitaine; et de ce fait, il fut jusqu'à sa libération d'une prévenance et d'un dévouement absolu; et aussi un mentor qui savait être à la fois efficace et discret. Au courant de tout, m'évitant au début quelques faux pas inhérents à mon noviciat. Je notai qu'il existait une véritable autodiscipline: «Faut pas faire le c..., disait Blaser, moi la nuit dans ce pays, je mets la ceinture de flanelle ! ». Je me suis souvent demandé au cours de ma carrière s'il ne voulait parler qu'à la cantonnade.

Puis ce furent mes premières activités, mes premières rencontres avec la réalité. Une vie profondément différente de celle que j'avais connue, plus décontractée, plus variée dans sa forme, dans les relations ou rapports qu'elle impliquait, dans les nouveautés qu'elle offrait à tous points de vue, tactique militaire étendue au champ des opérations



ROLLET



NICOLAS



MAIRE

# SIDI·BEL·ABBES

nord-africaines, mais aussi et surtout attrait des connaissances humaines: savoir à qui l'on s'adresse, pourquoi et comment le faire.

Ces contacts avec les légionnaires eurent lieu naturellement un peu derrière l'écran des sous-officiers, mais quelle nouveauté pour moi de voir et d'apprécier, chez les uns et chez les autres, ce souci de la présentation, de l'exécution du travail où il n'y a vraiment rien d'important à reprendre; ces bonnes détente qui permettaient des entretiens sans protocole et qui comblaient si bien mon désir d'apprendre et de comprendre.

Je ne parlerai pas des exercices que je dirigeais ou auquel je participais, mais simplement de cette première sortie du quartier Viénot: j'emmenais la compagnie au champ de tir de Kamisis, haut lieu des exercices; modeste défilé certes, dans une ville qui avait l'habitude d'en voir, mais qui revêtait pour moi l'ampleur d'une cérémonie. Et l'adjudant de me prévenir: « Ici, mon Lieutenant, on met l'arme à la bretelle. Allez-y. » « et ici on peut chanter... Allez-y. » « un.. deux.. trois.. quatre.. », avec trois ou quatre fifres sortis des poches des anciens. Je n'aurais pas donné ma place pour un empire; cependant il fallut bien que je la rende à l'arrivée sur le terrain au Capitaine venu à cheval avec deux camarades. Mais, de ce jour, en chemin ou au bivouac, je ne pus écouter sans émotion ces airs « classiques » de la Légion, germaniques, slaves ou italiens pour la plupart, le plus souvent chantés à mi-voix, fredonnés même mais combien stimulante pour le nouvel adepte de la route. Les pieds faisaient encore un peu mal au cours de cette marche sur Saïda où le lieutenant-colonel Maire nous attendait pour des manœuvres = 100 km, en gros. Comme le voulait la règle du moment, la compagnie marchait sur deux files, de chaque côté du chemin. Les Lieutenants en tête de leur section, les adjudants en serre-file. Après chaque pause horaire, on alternait l'ordre de marche des sections. A l'étape le bivouac était établi selon les règles de sécurité: la murette, les feuillées, l'alignement des tentes avec en-dessous les rigoles pour les armes, enfin les guitounes. Tout était déployé, organisé, réalisé en un tour de main avec au centre le cercle des arabes enfermant les mulets. « Votre guitoune est prête, me dit mon vieux Blaser, moi je monte ma tente à côté de vous. Si vous avez besoin de moi vous appelez. Je vous réveillerai avec le café avant le clairon. Maintenant je vais à votre popote aider les collègues... ne prenez pas trop d'eau. »

Dix jours passés ainsi m'apportèrent, il faut l'avouer, un peu de fatigue mais tellement de satisfaction. Mon apprentissage prenait une bonne figure et, au retour, reprise des exercices, des tirs avec ces curieux engagés que j'aimais à observer; et puis des travaux de terrassement au terrain de Kamisis, quelques petites constructions. Celle du Cercle des Officiers se terminait. J'avais été détaché quelques jours auprès du commandant Kinzourichvili, grand-maitre des travaux, pour apprendre à gâcher du plâtre et à talocher le ciment tout en rafistolant la fameuse « cage aux singes », sorte de tribune couverte à l'angle de deux rues où se tenaient les Autorités (d'où son nom) venues assister aux défilés traditionnels.

Tout était prêt pour le 11 novembre: le Cercle terminé, la cage réparée et nettoyée, mais je ne devais qu'assister en spectateur à la cérémonie. La revue et le défilé étaient l'apanage des anciens (« sacré veinard ! » me dirent-ils). Ce fut magnifique, bien sûr, avec cette Musique que j'avais entendue deux fois depuis mon arrivée. Une première fois donnant un concert au kiosque de la grand-place où elle jouait en principe chaque vendredi et une seconde fois un samedi à la revue des catégories passée par le Colonel.

La revue des catégories? Cérémonie hebdomadaire, synthèse ou presque des activités de la portion centrale: officiers, sous-officiers arrivant, partant, promus; légionnaires promus, engagés, libérables; renforts en partance ou détachements revenant des territoires lointains; et la Musique qui faisait entendre après le « Boudin » un morceau de son répertoire; enfin à la gauche les punis de prison, une couverture pliée sous le bras, prêts à la remettre à un gradé des « locaux » si le Colonel décidait après la lecture des motifs d'accorder quelque grâce. C'était donc pour les nouveaux venus une sorte d'intronisation publique. Nous étions plusieurs officiers à être présentés: le capitaine Genay, les lieutenants de Kermabon et Charvet je crois, et moi-même. La mise en place de l'ensemble qui couvrait toute la cour du quartier devant le Monument était réglée par le capitaine Fortis, l'autorité et la compétence réunies; tous en tenue 2 et décorations pendantes pour ceux qui en avaient:

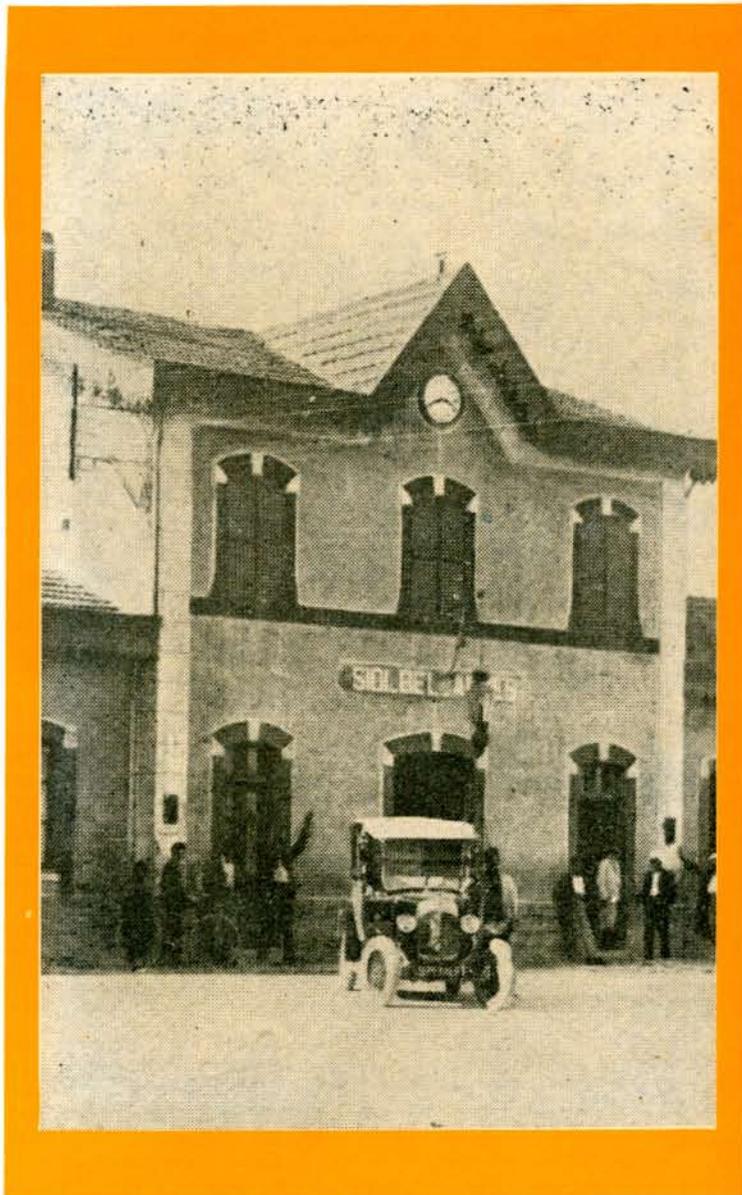


«Alignez-vous messieurs, s'il vous plait, dans l'ordre hiérarchique et d'ancienneté... le commandant Susini passera l'inspection avant l'arrivée du Colonel... C'est à vous cette Croix de Guerre ? », demande tout-à-coup le capitaine Fortis, le regard braqué sur la poitrine du capitaine Genay. «Mais oui...». «Si je compte bien vous avez treize palmes... oui... et moi je n'en ai que 11, donc ce n'est pas à moi de présenter les catégories, prenez ma place...». L'arrivée du commandant Susini mit fin à ce débat d'honneur; puis le colonel Nicolas apparut et l'inspection se déroula normalement. S'arrêtant devant chacun, le Colonel écoutait l'Officier adjoint lire les attendus de la présentation. «Bienvenue à la Légion», ajoutait le Colonel en serrant les mains. L'introduction était prononcée face à la Tradition, à l'Histoire, devant les Pairs, trilogie que matérialisaient le Monument aux Morts, la Salle d'Honneur et le Cercle.

Mon «école de conduite» commencée avec des engagés se poursuivait maintenant avec de plus anciens revenant de Syrie ou du Maroc. Bien amalgamés, ils présentaient à mes yeux, en dépit de l'échantillonnage des origines et des différentes mentalités, le deuxième stade du légionnaire «confirmé» pour atteindre plus tard, s'ils le désiraient et le méritaient, le troisième stade du légionnaire «averti». Mais j'en reviens au Cercle où se faisait la synthèse de nos activités, où l'on se congratulait quand on ne se consolait pas à tous propos, où Thomas qui présidait un moment passait la cravate à pois de l'un à l'autre. Ainsi la reçurent Bablon, Blanchard, Le Toulec, du Hecquet, de Kermabon (mon ancien que je devais retrouver plus tard au 4ème Etranger), Charvet, Zanchetta et bien d'autres encore, sans parler des capitaines qui se fauillaient comme moi dans la salle des lieutenants pour entendre la dernière bien bonne. Entendre aussi dans la grande salle et dans la plus profonde ferveur l'orchestre à cordes donner ses concerts. Quatre harpistes, vingt violons, le reste en harmonie. Je n'en revenais pas de tant de qualités artistiques chez les légionnaires; je découvrais chaque jour l'éclectisme de leurs talents et cette bonne volonté à les manifester.

Le summum des impressions fut atteint à la Noël. Si Camerone est la manifestation extérieure de la tradition, Noël est la grande fête de la famille légionnaire. Elle se déploie à l'intérieur du Cercle et des quartiers. Réception des Officiers par le Corps des Sous-Officiers et inversement; mais à Bel-Abbès, pour pouvoir contenir tout le monde, elle se déroulait au Foyer du Légionnaire, bâtiment tout neuf construit par lui. Visites des chambrées décorées avec tableaux vivants représentant pour la plupart la crèche de Bethléem et, après la messe de minuit, retour au Cercle pour le réveillon. Ces fêtes couronnaient la fin de l'année. Certes au premier de l'An, on se souhaitait de bonnes choses. Officiers et Sous-Officiers étaient à nouveau réunis mais dans une atmosphère moins détendue; le protocole était strictement observé et, après l'échange de vœux, le Colonel concluait par un salut aux prochains partants sans toutefois leur indiquer leur destination. Cela avait lieu dans son bureau, puis à la revue des catégories; mais quelques sourires en coin pouvaient faire croire que certains devaient être déjà au courant. Bien des surprises cependant les attendaient, comme pour moi-même.

Effectivement, j'arrivais à la fin de mes trois mois de présence à Bel-Abbès et je m'attendais à être appelé d'un jour à l'autre chez le Colonel. Mes patrons directs m'avaient parlé de vacances au 4ème Etranger déployé dans le Maroc occidental. Et la convocation arriva. Je me présentai au Colonel. Il me fit quelques compliments puis me dit: «En récompense, je t'ai réservé pour une affectation de choix que l'on ne donne généralement qu'à des gens déjà anciens dans le métier...». «Alors, mon Colonel c'est le Maroc! Je voudrais y être avant que les opérations ne se terminent.» «Non, tu n'iras pas au Maroc, mais au 3ème Bataillon à Aïn-Sefra; je te garde au 1er Etranger... ne fais pas cette tête-là et écoute moi: Aïn-Sefra, comme Colomb-Béchar, est un point important qui surveille le sud-est du Maroc encore soumis aux influences de l'Egypte et de la Tripolitaine d'où viennent par convois chameliers à travers l'erg des armes et des munitions, plus quelques djichs qui les protègent et qui raflent les dattes au moment de la cueillette. Tu auras à faire à Sefra à des légionnaires anciens. Ils ont tous fait au moins un séjour extérieur. Tu ne chômeras pas, si j'en crois ce que m'écrit Trinquet des Affaires Indigènes à Béchar et les rapports de ton futur Chef de Bataillon, le commandant Kratzer qui t'attend dans six jours à Aïn-Sefra. Au revoir, j'ai été content de toi. Je te reverrai plus tard, là-bas peut-être.» Mais je ne devais jamais revoir mon colonel Nicolas. En avril 1934, malade, il quittait le comman-



dement du 1er Etranger, il allait passer quelques mois en France, puis revenait, semblant guéri, en Algérie; mais la maladie le reprenait et le 24 novembre 1934 il mourait au moment où les étoiles de Général lui étaient décernées. Il repose au cimetière d'Embrun.

Diner d'adieu au Cercle et le lendemain, au petit matin presque en cortège avec les camarades, je reprenais le train avec le fidèle Blaser, pour arriver tard dans la soirée à Aïn-Sefra, siège du 3ème Bataillon.

Voilà donc mon séjour à Bel-Abbès, la Ville Sainte où se sont épanouies tant de vocations légionnaires. Une autre phase s'ouvrait qui allait durer deux années pleines d'enseignements et de belles satisfactions.

Et trois mois à peine après mon arrivée à Aïn-Sefra, un jour, mon vieux Blaser, encore lui, sortant d'une couverture une belle carabine Winchester me la tendit en disant: «Tenez, mon Lieutenant, ce fusil a été barboté la semaine dernière au djich qu'on a rencontré à Moghrar-Thatani... j'ai rien dit: les collègues et moi, on voulait qu'elle soit pour vous.»

J'eus alors la sensation étrange d'être admis désormais dans l'Ordre du Temple, d'avoir accès à son Trésor, de pouvoir le contempler, participer à sa sauvegarde et concourir au rayonnement de ses éclats: courage et dévouement, renoncement et sacrifice, fidélité.

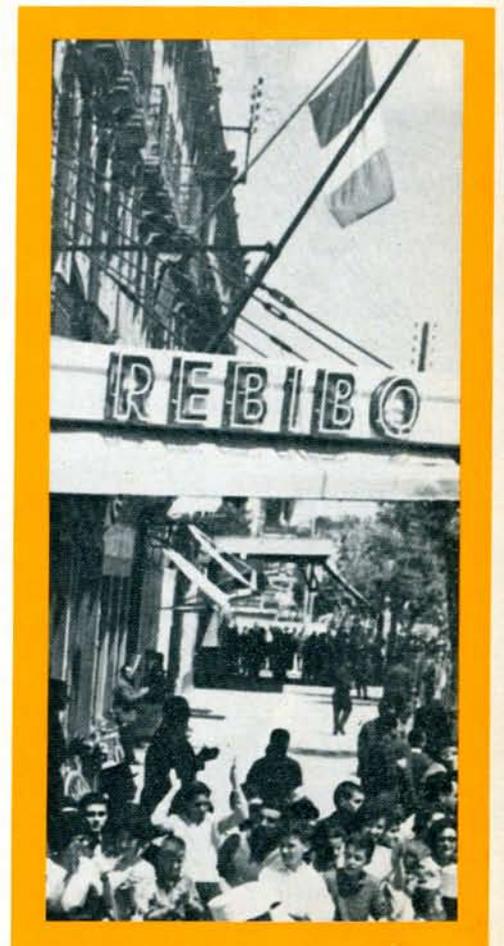
Colonel Marcel Blanc

Etre en garnison à Sidi-Bel-Abbès, ce n'est pas une affectation de tout repos pour un sergent en 1952. Il y a de nombreux services à assurer: chef de poste (au Grand Quartier, on tremble un peu...), patrouille en ville, piquet d'incendie, sergent de semaine, surveillance cinéma; cette dernière «corvée» est cependant fort prisée vers la fin du mois, car la bourse d'un jeune sous-officier est souvent plate et il est bien agréable de voir, à l'oeil, d'excellents programmes; au cinéma, le parterre est le domaine des légionnaires, les gradés et leurs familles bénéficient de l'aristocratique balcon: le droit d'y accéder matérialise, en quelque sorte, l'élévation dans la hiérarchie.

Il faut aussi affronter les «figures légendaires» de la Légion présentes à Sidi-Bel-Abbès: l'adjudant-chef Napoléon à la Compagnie de Passage N°2, le sergent-chef Coco à la Compagnie de Passage N°1, l'adjudant-chef Barnickel au Service Général et le sergent-chef Cra-cra, adjudant de compagnie à la Compagnie de Commandement et des Services.

Le mess des sous-officiers est le royaume de l'adjudant-chef Glass. Sa carrure imposante, son ancienneté, son auréole qu'il cultive assez sagement, en font un gérant incontesté et incontestable, qui ne laisse guère de place à la contestation; la réponse est d'ailleurs immuable: «Si vous n'êtes pas contents, allez manger chez Rebibo». Il s'agit là d'un avis bien peu suivi: il n'est pas rare qu'il y ait trois services à midi; on attend au pied de l'escalier l'autorisation de passer à table; et c'est le déferlement, au signal, d'une cohue de jeunes appétits.

Un sergent, nouvellement nommé, n'est pas destiné à faire une longue carrière à Sidi-Bel-Abbès; l'Indochine a besoin de renforts en permanence. Mais le peu qu'il y reste lui montre la valeur du «système»: tout est réglé minutieusement, tout est fait selon des ordres très stricts, leur exécution est évidente, parfaite, sans réticence. Chacun, quel que soit son

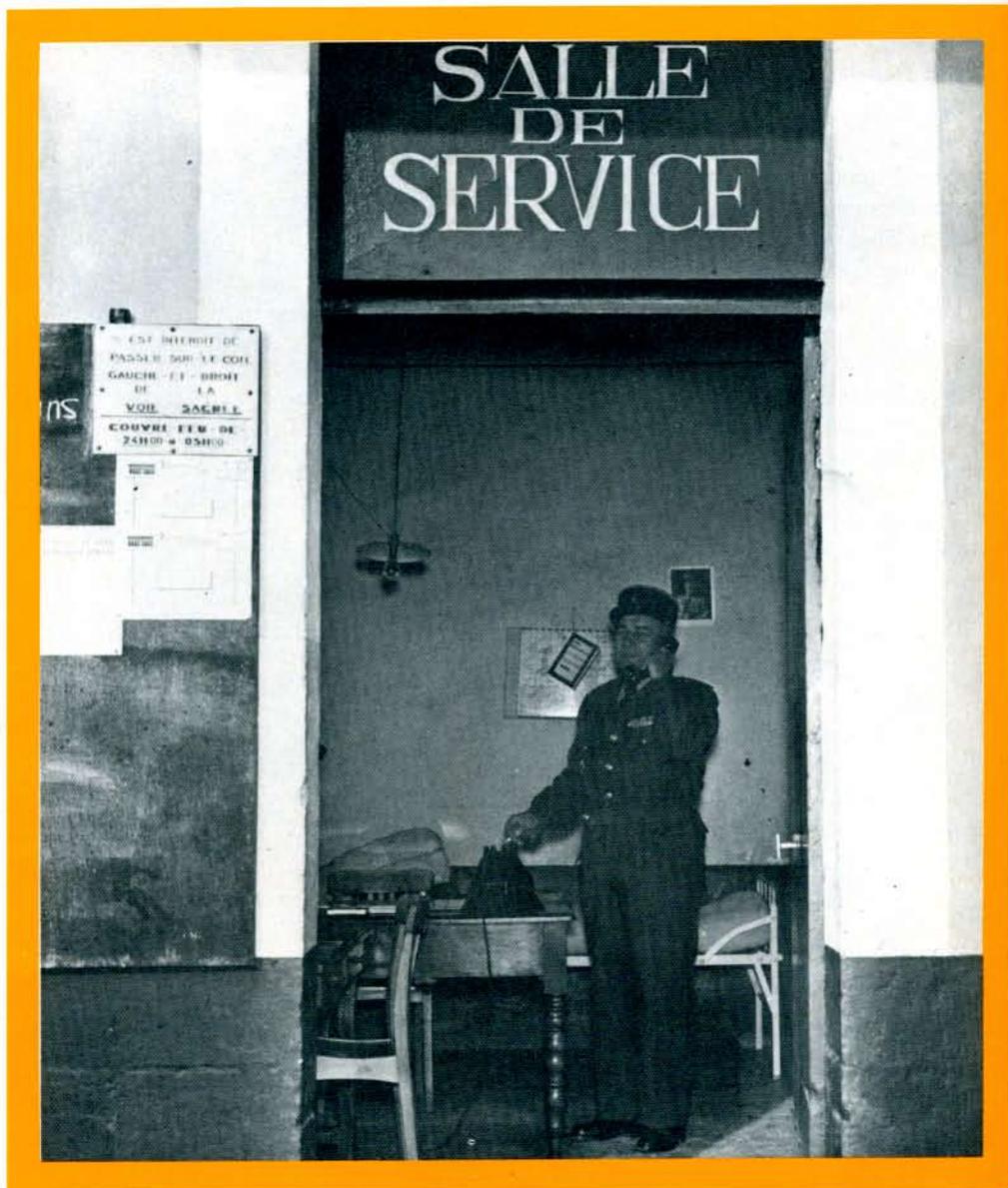


grade, se plie à des lois et à un cérémonial polis par les ans, qui ne laissent place à aucune faille. Excellente leçon pour la suite d'une carrière.

«J'étais désigné comme sergent de semaine de la C.C.S.; on m'avait fait le coup de l'invité, puisque j'avais seulement huit jours de grade; cela consistait à manipuler 800 hommes et les risques d'erreur ne manquaient pas. Mais j'avais une voie bien tracée, jalonnée de textes utiles comme d'autant de panneaux indicateurs. Quand mon service prit fin, je fus convoqué par l'adjudant de compagnie. Je n'en menais pas large: parmi les mille petits détails, j'avais dû, malgré toute ma bonne volonté, oublier quelque chose et je m'attendais à un savon monumental. J'entrai dans le bureau avec une peur bleue, je saluai et me présentai de manière irréprochable malgré mon émotion. Le sergent-chef se leva lentement, vint à moi en me fixant droit dans les yeux: qu'est-ce que j'allais prendre! Il me tendit la main: «Félicitations pour cette parfaite réussite». J'étais aussi fier que le jour où j'avais reçu mes galons.»

Sur le plan des relations sentimentales, il n'y avait guère moyen de fréquenter une jeune fille de famille; si le grade de sergent donnait quelque espoir en un avenir acceptable, ce n'était pas encore du solide. Le critère des partis sérieux était la possession du Brevet d'Armes N° 1. Le Certificat Inter Armes apportait l'échelle 3, ce qui aiderait à faire bouillir la marmite: on pouvait donc commencer une cour timide; mais l'obtention du B.A. 1 faisait posé et donnait (presque) toutes les garanties d'une bonne carrière de sous-officier. Ces demoiselles étaient très au courant: elles n'avaient besoin ni de l'annuaire ni du Bureau Instruction pour situer le niveau des éventuels prétendants!

↳ Evoquer Sidi-Bel-Abbès 27 ans après n'est pas aisé et la mémoire trahit un peu. Mais certains souvenirs demeurent: le magnifique jardin public, propice à la méditation, l'école d'agriculture située à trois kilomètres de la cité et dont les élèves



étaient souvent nos adversaires lors des rencontres amicales de football, le village «nègre» avec son folk-lore oriental. En sortant du Petit Quartier, on prenait un pot au Globe; autres endroits fréquentés, le Bar de la Marine et le Garden; et puis il y avait au glacis nord le stand de Madame Müller, reconvertie dans le casse-croûte civil après avoir été la dernière titulaire de la cantine du Quartier en 1949.

1952, c'est aussi la grande époque de la salle des sports, avec deux figures de proue: le sergent-chef Seigneurie, Maître Seigneurie, champion d'escrime et le caporal Schlotzig, judoka renommé. Marin, qui signait ses oeuvres «Marino» lorsqu'elles ne le satisfaisaient pas, dé-

corait le tout nouveau foyer du légionnaire.

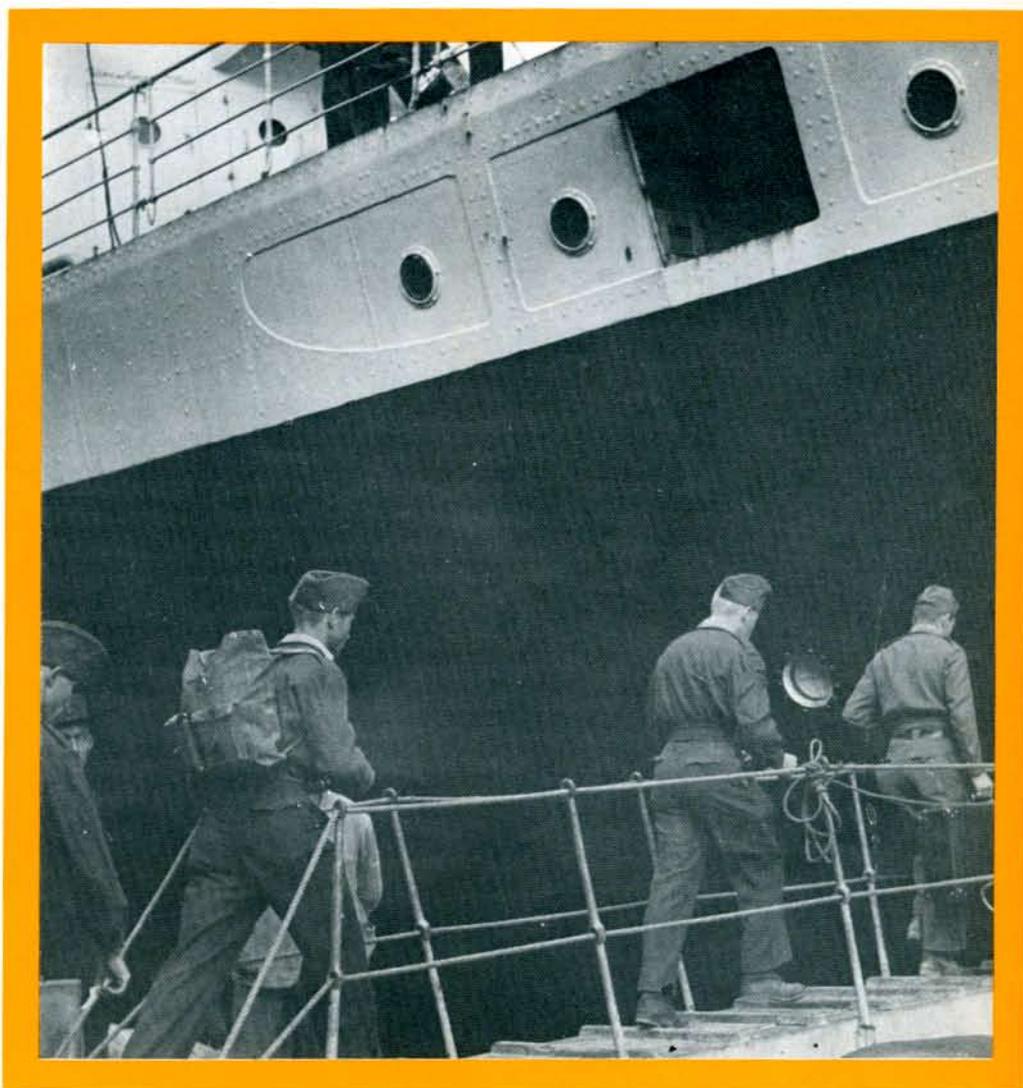
Les anecdotes savoureuses ne manquent point; témoin celle des pastèques: l'interdiction d'introduire au Quartier des bouteilles de vin entraîna une certaine émulation dans l'esprit d'entreprise. Un jour, le Commandement, averti par quelque sixième sens, ordonna au caporal de relève de piquer d'un coup de baïonnette toutes les pastèques que rapporteraient les rentrants: il semble que le vin se remit à couler à flots... mais au poste de police seulement!

(Propos recueillis auprès de l'Adjudant - Chef Wilhelm Kubiak et de Monsieur Rudolf Just).

Notre petit groupe de candidats à l'engagement (parmi lesquels figurait le futur capitaine Gratz) avait consciencieusement balayé les couloirs du Donjon de Vincennes, Poste d'Information commandé par le capitaine Plantevin. Une halte au Bas Fort Saint-Nicolas à Marseille, une traversée sur le « Ville d'Alger », quelques heures de train: le détachement était parvenu enfin à Sidi-Bel-Abbès, plus précisément à la Compagnie de passage N° 3, et placé sous les ordres du sous-lieutenant Domken. L'étiquette monégasque, qui me donnait un label francophone, me pistonna pour le brassard de chef de chambre, début, ô combien modeste, d'une carrière, modeste elle aussi....

Les scrupules du médecin-chef Pahlawan, particulièrement vigilant sur les qualités physiques requises, me permirent de connaître, un peu plus tôt qu'à mon tour les environs de la cité; avant de me jeter dans la catégorie des « pieds plats », il prescrivit une marche-test, suspicion due à un âge plus respectable que celui de mes camarades. L'école d'agriculture, le réservoir, la butte de tir, le stade virent passer ce jour là un élève légionnaire très motivé, que suivait un contrôleur attaché à ses basques; son verdict fut positif, ce qui me permet de vous conter la suite !

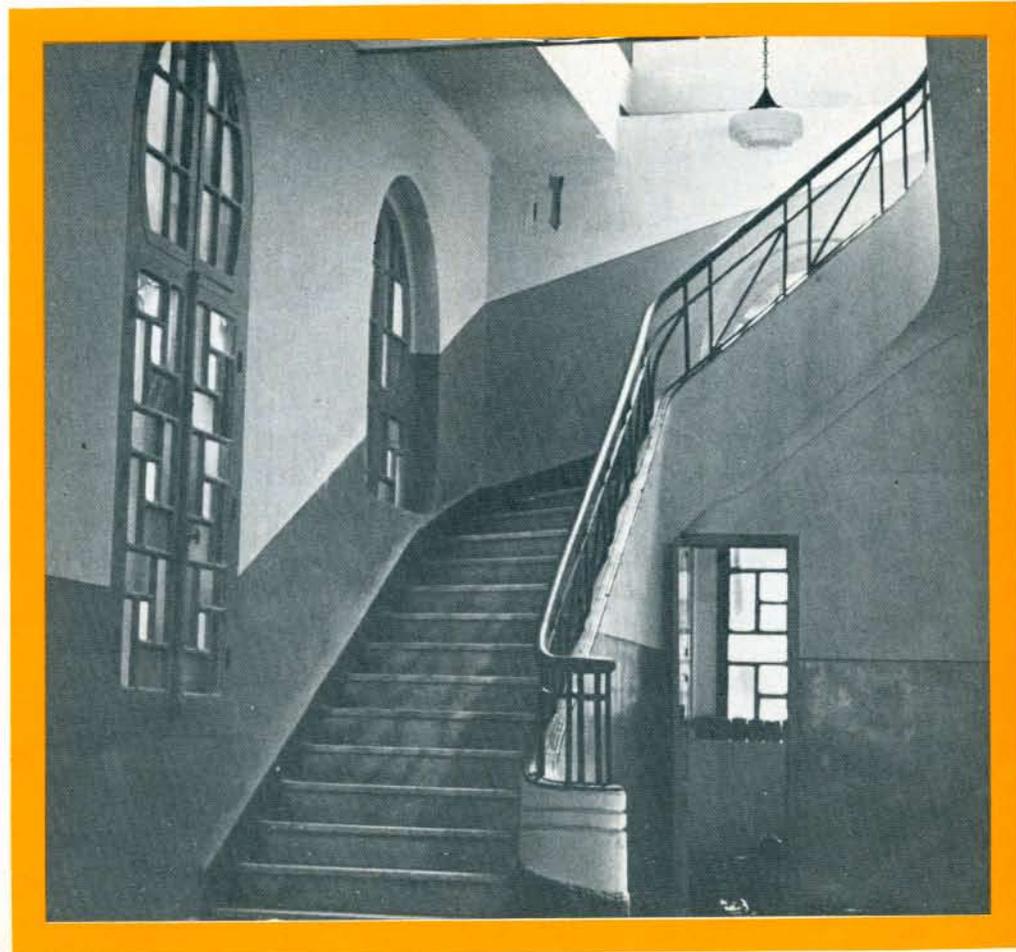
Quelques mois passés à la 1<sup>ère</sup> Compagnie du Centre d'Instruction N° 1 à Saïda, dont le chef était le capitaine Penet, furent suivis d'un stage au Centre de Formation Rationnelle Accélérée des Conducteurs, la F.R.A.C. tout juste installée à Deligny après avoir quitté son fief traditionnel du Grand Terrain. Je devais y rester comme moniteur pendant plus d'un an. L'adjudant-chef Hribar y tenait les fonctions d'adjudant d'escadron; sous un aspect de sévère rectitude, c'était un excellent homme au demeurant; il n'avait pour nous qu'un seul défaut: sa montre, assez peu fiable, réglait les horaires des divers rassemblements; aussi le salut matinal s'accompagnait-il d'un discret coup d'oeil sur cette machine infernale, afin d'éviter les décalages.



Les «ateliers» montaient la garde à tour de rôle et nous nous retrouvions brigadiers de relève; un jour vers cinq heures, un visiteur de marque se présenta pour partager le café matinal: c'était le lieutenant-colonel Chenel, commandant le G.I.L.E., qui venait en inspection tout-à-fait inopinée: selon son habitude, il avait convoqué son chauffeur à l'aube, sans pour autant préciser la destination...

Sidi-Bel-Abbès était pour nous un lieu de travail: vers la quatrième semaine, «on lâchait les chiens», c'est-à-dire que le programme comportait plusieurs demi-journées d'école de conduite en ville; en jeep, avec double commande, il n'y avait pas de problème; mais les Chevrolet et G.M.C., qui n'en possédaient pas, passaient souvent à l'atelier pour révision du frein à main, seule arme en notre possession pour dissuader les mauvais élèves en code de la route. Le circuit, immuable, empruntait les glacis nord et sud, reliés par le boulevard de la Marne et celui de la Somme que prolongeait l'avenue Jules Ferry; en jeep, on prenait, le matin, un itinéraire légèrement détourné par la rue des Casernes: le but de la manoeuvre était, bien sûr, l'acquisition de sandwiches, surtout à la viande hachée dont nous étions assez friands, à la baraque située au coin du Petit Quartier, sur le boulevard Rollet. Rassasiés, nous repartions derrière la gare, après le passage à niveau, où des ruelles, traîtresses pour les apprentis conducteurs, nous permettaient de leur faire connaître l'art et l'efficacité d'un demi-tour un peu serré.

A Deligny, puis à Boulet, toujours sous les ordres du capitaine Lorho, la F.R.A.C., partie intégrante de l'Escadron d'Instruction de l'Arme Blindée, préparait les candidats au permis V.L. - P.L. Nous rendions souvent visite aux autres postes qui ceinturaient Bel-Abbès, tout en maintenant leur vocation d'instruction: la cote 541, les fermes Gomez et Chamboulive, celle de Khamissis avec son mirador d'Indochine. On poussait parfois jusqu'à Mercier-Lacombe, vers la 7<sup>me</sup> Compagnie et les pentes de l'Ouled Sliman.



# SIDI·BEL·ABBES

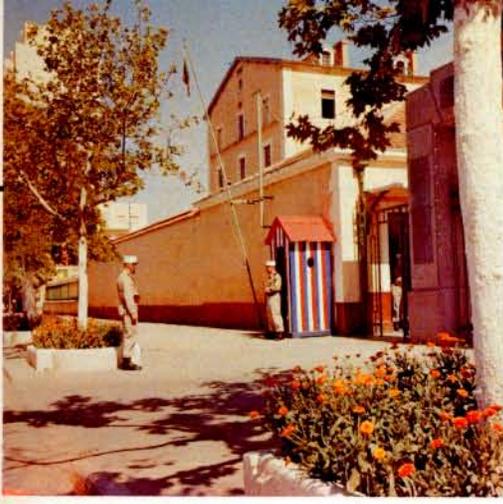


Sidi-Bel-Abbès était aussi un lieu de détente pour les banlieusards que nous étions devenus. Je me souviens de ma première soirée de théâtre; un jeune comique se produisait sur scène et interprétait un sketch, particulièrement dans nos cordes: «Sens interdit»; Raymond Devos a fait son chemin depuis... Nous allions aussi au cinéma de la Légion, au parterre naturellement. Contrairement aux sous-officiers, nous n'étions guère prisés sur le marché des gendres possibles, mais parfois un regard compatissant descendait du balcon et nous enveloppait d'une caresse fugitive. Je me souviens même d'un rideau qui se soulevait, par la suite, à l'un des étages du grand immeuble sis en face du jardin public.

Puis nous sommes partis dans les compagnies sahariennes; le nom de Sidi-Bel-Abbès nous suivait cependant: ce fut sur le bateau filleul de la Légion que nous fîmes les traversées qui nous ramenaient vers la Métropole pour les pelotons d'élèves-grades.

Je ne devais revoir la ville de la Légion que six ans plus tard; le 2<sup>ème</sup> Régiment Etranger d'Infanterie avait quitté le camp Crozé de Colomb-Béchar pour remplacer le 2<sup>ème</sup> Régiment Etranger de Parachutistes à Bousfer. Jeune sergent et chef de bord d'un camion transportant les vestiges du Foyer, je suivais en convoi ces boulevards bien connus du tour de ville; machinalement, en passant près de ce que furent notre piscine et notre cinéma, je levai les yeux vers le grand immeuble: mais nulle main ne s'agitait derrière le rideau; sur le balcon du 4<sup>ème</sup> étage, un mouton, à peine dérangé par nos pétarades, ruminait paisiblement.

Je ne voudrais pas clore ces pages sur un ton mélancolique à l'arrière-goût d'amertume; aussi, bannissant de ma mémoire l'ultime apparition ovine, je laisse mes souvenirs s'attarder au cœur de la vieille cité légionnaire et y retrouver la merveilleuse légende de sa naissance, sous l'aile protectrice de la colombe enchantée.



*Entrée du Grand Quartier, combien de légionnaires ont eu le redoutable honneur d'être sentinelle sous les armes à ta porte !*



*Et puis, un jour, le 1er Régiment Etranger dut franchir le seuil pour un dernier défilé à Sidi-Bel-Abbès; il ne resta bientôt plus qu'une cour déserte.*

\* \* \*



*Mais déjà, à Aubagne, le second Quartier Viénot prenait forme, avec le Monument aux Morts, reconstruit pierre par pierre, et la nouvelle Voie Sacrée: la Légion s'entourait de son passé pour mieux préparer l'avenir.*

# SIDI·BEL·ABBES



*Adieu, adieu,  
O Bel-Abbes, lieu vénéré  
de nos aïeux,  
Nous garderons,  
La tradition et combattrons  
pour la gloire du fanion.*

*En marchant dans le soleil levant,  
Côte haute et les cheveux  
dans le vent,  
Légionnaire, sois fier  
de ton bataillon,  
Le premier de la Légion.*

*Et le jour vient,  
De commencer le grand périple  
de nos anciens,  
Arrière, ennemis,  
Place au premier des régiments  
étrangers d'infanterie.*

**Ce numéro Spécial - Septembre 1979 a été tiré en 14 000 exemplaires sur les presses de Képi Blanc. Composé en grande partie grâce aux archives du Service Information et Historique de la Légion Etrangère, il a également bénéficié de documents photographiques prêtés par leurs possesseurs.**

**K.B. tient à remercier au nom de ses lecteurs:**

- Monsieur Sylvain AMOUYAL, Bar-Restaurant «Le Pénalty»,  
3 rue Peypagan, 13 400 Aubagne.**
- L'adjudant Gunther BOGUSLAWSKI, Musique Principale,  
1er Régiment Etranger, Quartier Viénot, 13 400 Aubagne.**
- Monsieur Guy CHARLOT, Chalet Nathéline, Sangy-Sciez,  
74 140 Douvaine.**
- Madame PEREZ, 13 100 Aix - en - Provence.**
- Monsieur Léonard VENTURA, 18 rue Notre - Dame, 03 100  
Montluçon.**

# Militaires, offrez-vous une chope personnalisée



Dans la vie d'un militaire, il y a toujours de bons moments dont on aime se souvenir.

Ces bons moments, Kronenbourg y a bien souvent participé.

C'est pourquoi Kronenbourg vous propose aujourd'hui cette chope souvenir sur laquelle toutes les armes sont représentées (terre, infanterie, para, légion, chasseur, air, marine).

Fabriquée selon la tradition alsacienne, cette magnifique chope de grès avec son couvercle en étain portera votre nom, le nom de votre unité et la date de l'événement que vous voulez fêter: incorporation, retraite, libération ou promotion.

Comment commander votre chope Kronenbourg? C'est très simple.

Inscrivez votre nom, votre prénom ainsi que l'adresse où vous désirez recevoir votre commande (en tenant compte d'un délai de livraison de 1 à 3 mois).

Réglez votre commande de 75 F par chèque bancaire, chèque postal, ou mandat-lettre, à l'ordre de Eurodirect.

Et envoyer votre commande à:  
Eurodirect  
15-17 av. du Maréchal Lefèvre  
67100 Strasbourg.

## Kronenbourg

### BON DE COMMANDE

Nom: \_\_\_\_\_

Prénom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Je désire recevoir une chope Kronenbourg avec plaque gravée portant les inscriptions suivantes:

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Ne pas dépasser le nombre de caractères indiqués dans la grille

Je règle la somme de 75 Francs par:

Chèque bancaire  Chèque postal

Mandat-lettre  à l'ordre de Eurodirect.

Signature: \_\_\_\_\_

Envoyez votre commande à: Eurodirect  
15-17 av. du Maréchal Lefèvre 67100 Strasbourg  
Date limite des commandes 31 décembre 79.